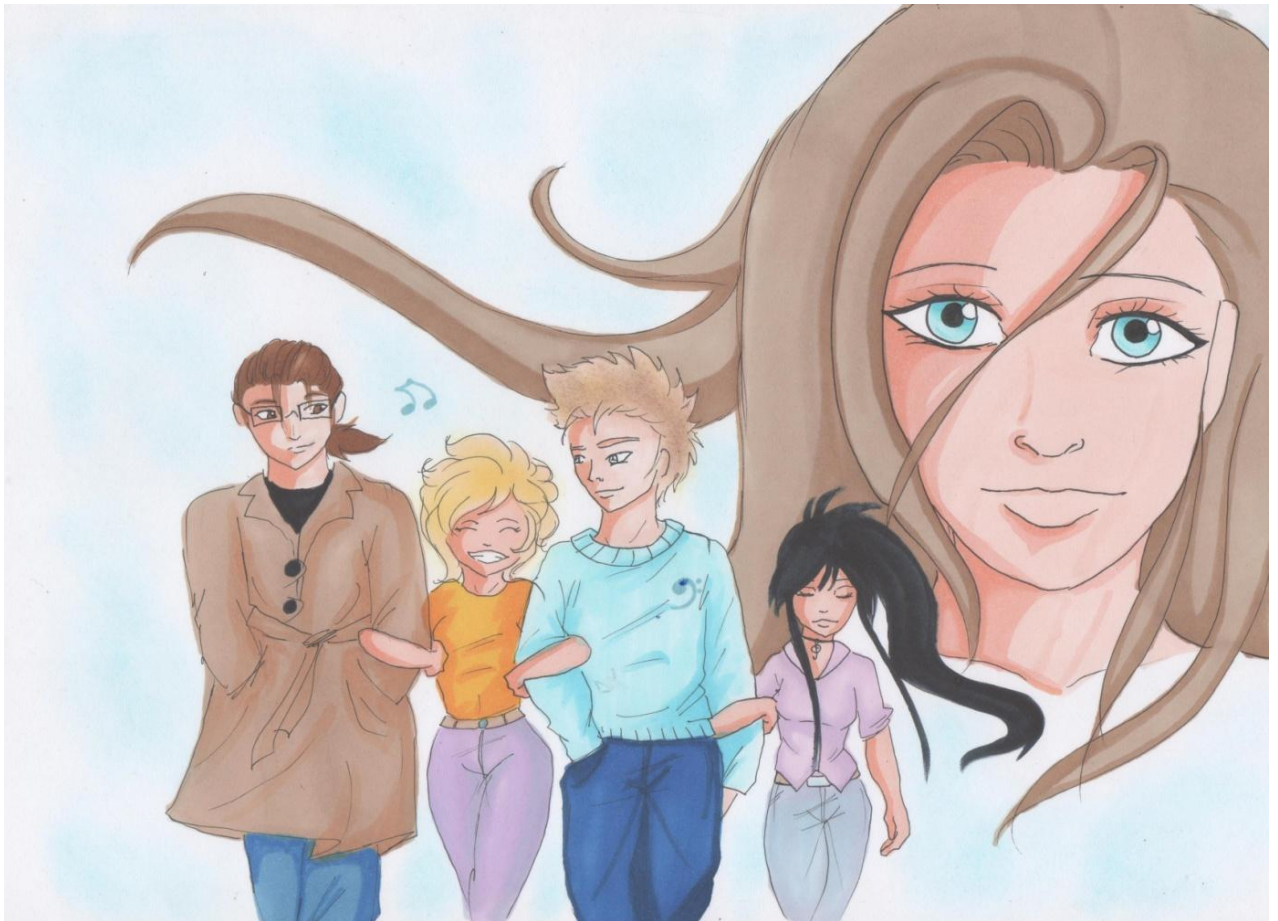


WWW.LATOITEDEMOTS.COM

Dans l'Étreinte de l'Aube

Pièce d'ambiance en quatre mouvements

Texte de Camille Layer
Illustrations de Laura Guichard



*« ...Je la chante et, dès lors, miracle des voyelles
Il semble que la Mort est la sœur de l'amour
La Mort qui nous attend et l'amour qu'on appelle
Et si lui ne vient pas, elle, viendra toujours*

La Mort

La Mort... »

Ne Chantez pas la Mort

Poème de Jean-Roger Caussimon

Musique de Léo Ferré

Personnages :

Laura : 25ans, plasticienne/réalisatrice étudiante en cinéma, amie et collaboratrice d'Anne et Benjamin

Baptiste : 24 ans, apprenti souffleur de verre, ami de lycée d'Anne, Laura, Benjamin et Mélodie

Benjamin : 24 ans, pianiste compositeur, colocataire d'Anne, ami et collaborateur de Laura

Anne : 24 ans, auteur, cousine de Mélodie, colocataire de Benjamin, amie et collaboratrice de Laura

Papa : 56 ans, père d'Anne, professeur d'histoire moderne à la Sorbonne, oncle de Mélodie

Yoshi : peluche d'Anne offerte par Benjamin lorsqu'ils étaient en couple

Personnages mentionnés :

Quentin : 25 ans, compagnon et fiancé de Baptiste ancien ami de lycée d'Anne, Laura, Benjamin, et Mélodie

Mélodie : 23 ans, (parfois surnommée Mélie) cousine d'Anne, atteinte d'un cancer des os en phase terminale, amie de lycée de Laura, Baptiste, Benjamin et Quentin

Gabriel : 30 ans, saxophoniste, ami d'Anne et Benjamin,

Samir : 26 ans, metteur en scène/réalisateur, collègue d'Anne et Laura

Marie-Madeleine : 19 ans, étudiante pianiste, actuelle petite amie de Benjamin

Prélude : « Mélodies of life »

(1er juillet vers 7h du matin. Dans la brume bleutée d'un matin d'été encore pâle de sommeil. Une jeune femme déambule entre les tombes d'un cimetière. Son visage est serein, elle semble respirer pleinement la tranquillité et la fraîcheur de l'aurore. On entend, lointaines, les cloches d'une église battant joyeusement à tout rompre, annonçant des noces.)

Un matin du début de l'été, aux heures encore tièdes, tu te lèves avec la rosée et tu vas te promener dans le cimetière. Tu traverses la forêt de pierres et ton regard s'attarde sur des dates, des noms gravés en toutes lettres, dans le marbre. Des noms qui se portent à deux, témoins de la force des serments d'autrefois : « jusqu'à ce que la mort nous sépare ». Et, parfois, sur certaines dalles, les dates se suivent de près : un an, six mois, trois semaines. Et plus ton regard s'attache aux courbes des chiffres plus tu te demandes de quoi a bien pu mourir « celui des deux qui reste ». Est-ce son cœur qui a capitulé à l'idée de ne plus battre que pour lui seul ? Blessé par cette évidence douloureuse de ne plus entendre, jamais, l'écho de ses battements dans la poitrine aimée, sa réponse en contrechamp, sa polyrythmie complémentaire. Ou, serait-ce par une nuit d'hiver, dans la solitude d'un lit froid, dans des draps vides, inodores et incolores ? Mourir de ne plus pouvoir se réchauffer au corps de l'absent ? Tu traverses la forêt de pierres, le croassement du gravier sous tes pas désacralise le silence. L'envie te vient de questionner : « Hey, toi, le premier, tu ne pouvais pas l'attendre, non ? A cet âge, qu'est ce que ça représente trois semaines, six mois, un an ? » Frayant ton chemin entre les fleurs et les tombes, une mélodie te monte à la gorge, tu la fredonnes doucement, pour te tenir compagnie. Ta voix est rauque, les notes ne sont pas toutes justes, mais ça te fait du bien, alors tu fredonnes un peu plus fort et sans l'avoir voulu, soudain, tu te rends compte que tu chantes de tout ton corps, avec une force, avec une voix que tu ne te connaissais pas. Et cette voix qui t'échappe, à la rencontre des pierres, te revient. Comme si eux, les morts, revenaient chanter avec toi, pour soulager ta peine. On n'est jamais seul dans un cimetière. Tu goutes le silence qui manque à la vie de tous les jours, ce calme que tu troubles avec la complicité de la forêt de pierres. Tu redécouvres que tu respires. Le soleil, timide et puissant, t'épaule dans cette aube frileuse. Tu poursuis ton chemin. Traîtreusement il te reconduit vers les grandes portes de fer. Car, oui, les heures tournent et la lumière avec elles, comme ces cloches qui sonnent au loin, elles te rappellent à la réalité.

Ouverture : « Et Maintenant... »

Entrent les spectateurs.

La pièce semble avoir déjà commencé : les comédiens sont déjà en action, sur le plateau. Toute la pièce baigne dans la lumière, la scène comme la salle. A l'avant- scène jardin, (au bord du plateau), on peut voir une table et deux chaises, qui formeront plus tard le décor d'un café. Au centre du plateau Anne et Laura sont assises dans un petit canapé bordé d'un plaid au pied duquel repose Yoshi (une peluche dérivé d'un jeu vidéo). Les deux jeunes femmes travaillent avec beaucoup de concentration sur l'ordinateur posé devant elles sur la table. Benjamin est assis au piano non loin de ses deux amies vers l'avant- scène à cours. Il joue et s'interrompt par moment pour prendre des notes sur ses partitions et échanger quelques mots avec Laura. Anne retire son casque de ses oreilles et le tend à sa collègue pour qu'elle écoute le travail effectué. Elle s'étire et se lève pour discuter avec Benjamin. Elle sort une cigarette, ouvre la baie-vitrée (4^e mur) et s'installe au bord du plateau pour fumer. Laura la rejoint quelques minutes plus tard, pour parler de ce qu'elle vient de voir.

Pendant ce temps, dans le public, Baptiste, écouteur sur les oreilles, est assis au milieu des spectateurs, son énorme sac de voyage calé entre ses jambes. Il joue sur son téléphone en piochant régulièrement des M&M' S dans le paquet sur ses genoux. Sociable et jovial il partage volontiers ses bonbons avec ses voisins et n'hésite pas à leur faire la conversation.

Les portes de la salle se ferment. Tandis que les derniers spectateurs s'installent, Laura fait la bise à Anne et Benjamin et sort à cour. Anne écrase sa cigarette et se relève, elle échange quelques mots avec Benjamin tout en mettant ses chaussures, puis attrape son sac et sort du même côté que Laura. Les deux jeunes femmes sorties, le pianiste se remet à jouer et à annoter ses partitions.

La lumière diminue sur scène et dans la salle : l'épisode va pouvoir commencer.

Les spectateurs entendent encore le piano alors que le pianiste disparaît dans l'ombre et que Baptiste continue de converser joyeusement avec ses voisins. La salle et la scène sont à présent plongées dans le noir, seul le bord du plateau et le 1^{er} rang sont éclairés par une lumière jaune pâle donnant une impression malpropre. Le piano se tait. Baptiste se lève et commence à se frayer un chemin parmi les spectateurs.

Baptiste (toujours jovial) :

Pardon... Excusez-moi... C'est ici que je descends... Pardon...

Mouvement I : Les Copain d'Abord

Scène 1 « Les Amis d'Autrefois »

Laura, Baptiste dans les couloirs du métro

5 septembre

(Noir sur la scène et la salle. Seul le couloir entre le bord du plateau et le premier rang est éclairé par une lumière jaune pâle. Juste au pied de la scène, à jardin, Laura, sacoche d'ordinateur à la main, à cour, Baptiste, sac au dos et écouteurs sur les oreilles s'avancent l'un vers l'autre en longeant la rampe, dans le couloir de lumière. Laura, pressée et peu avenante marche droit devant elle et gare à celui qui s'aviserait de gêner son passage. Baptiste semble flâner. En passant, Laura attire son regard, il se retourne cherchant dans sa mémoire où il aurait bien pu voir ce visage. Il fait glisser son casque autour de son cou.)

Baptiste *(interpelant la jeune femme)* :

Laura ? Laura Lorca ?

Laura *(se retourne, dévisageant l'homme, puis écarquille les yeux, et la bouche, d'effarement.)* :

Baptiste !? Baptiste Chabane ! *(Les deux vieux amis sautent dans les bras l'un de l'autre sans aucune retenue en poussant des exclamations de joie. Ils dansent presque.)* Non, c'est pas vrai, Baptiste, mais qu'est-ce que tu fais là ? Je te croyais à Montpellier ?!

Baptiste :

Je me suis accordé une année de césure. Il fait trop chaud dans le sud. *(Laura secoue la tête d'un air faussement désabusé, l'air de dire « n'importe quoi »)* Oui, je dois être trop « parisien », que veux-tu ? *(rire franc, nouvelle embrassade)*

Laura *(s'écartant pour le contempler des pieds à la tête)* :

Oh, Baptiste ! Mais c'est fou ! T'as pas changé !

Baptiste :

Comment ça, « pas changé » ? Tu ne m'as même pas reconnu.

Laura :

Parce que je ne m'y attendais pas, t'es marrant ! Tu pars cinq ans, sans crier gare tu reviens, et tu t'étonnes qu'on ne te reconnaisse pas. Mais mon vieux, si on ne te reconnaît pas c'est qu'on ne t'espérait pas !

Baptiste *(Ostensiblement fier de lui)* :

C'est le genre de bonne surprise qui illumine une journée. T'as cinq minutes pour un café ?

(Laura acquiesce avec énergie. Les deux amis montent sur le plateau. Bascule lumière : noir sur la rampe, lumière en douche sur une petite table et deux chaises à cour. Baptiste et Laura s'y installent.)

Laura :

T'es là pour longtemps ?

Baptiste :

Pour l'année scolaire, et le plus grand plaisir de Quentin.

Laura :

Toujours avec Quentin ?

Baptiste :

Plus que jamais, très chère, nous sommes fiancés. On se marie en juin prochain.

Laura (*des étincelles dans les yeux*) :

C'est pas vrai ! Quand je vais raconter ça à Anne...

Baptiste :

Toujours aussi inséparable, à ce que je vois.

Laura :

Plus que jamais, très cher. C'est Anne qui écrit la Web-série que JE réalise.

Baptiste :

Et dont j'attends l'épisode 6 avec impatience.

Laura :

Ah, ah ! Il sortira début novembre, si je n'ai pas de contre temps en poste-prod et si Benjamin trouve le temps d'enregistrer la B.O.

Baptiste :

Ah, enfin ! (*rire complice*) Du coup, tu as gardé contact avec tout le monde.

Laura :

Presque. En fait à part Quentin qu'on ne voit pratiquement plus depuis qu'il a trouvé un boulot, et toi qui étais dans le sud... Anne et Benji, je travaille avec. Et depuis qu'on écume les scènes ouvertes, et les cafés concerts, Mélodie se fait l'ombre d'Anne presque tous les soirs... Enfin... jusqu'à récemment. Là, elle est... (*Ils se dévisagent*) J'imagine que tu as reçu son message ?

Baptiste :

Oui, c'est la raison de mon retour. Dès que j'ai su, j'ai posé une année de césure, et je suis rentré.

Laura :

Mais ton diplôme ?

Baptiste :

Oh, je le passerai l'année prochaine. (*Laura le regarde d'un air réprobateur*) Mélodie, c'est spécial. C'est Mélodie qui m'a aidé à accepter mon homosexualité. C'est grâce à elle qu'on est ensemble avec Quentin, aujourd'hui. Et tout ça, alors qu'elle était amoureuse de moi, elle a tout fait pour que je sois heureux avec l'homme que j'aime. Mon diplôme, que je l'ai cette année ou l'année prochaine, ça ne changera rien à ma vie. Par contre, Mélodie, c'est aujourd'hui qu'elle a besoin de nous... Tu vois, quand on était au lycée je ne pensais qu'à un truc : devenir souffleur de verre, quitter la maison de mes parents, gagner ma vie : devenir indépendant le plus vite possible. Je pensais que c'était ça la vie. Et j'y suis arrivé, presque. Et là, j'ai reçu un message de ma meilleure amie disant qu'elle avait un cancer

des os. Phase terminale... 25 ans... J'ai cru qu'on m'avait réveillé à coups de poing. Je n'avais plus qu'une chose en tête : rentrer chez moi – j'veux dire chez mes parents, tu vois, mon vrai chez moi – les prendre dans mes bras, faire l'amour à Quentin... (*Un court temps*) Il y a des claques dans la vie, qui te font réfléchir à tes priorités. Ben, c'est peut-être immature, mais ma priorité, aujourd'hui, c'est Mélodie.

Laura :

Pas du tout, je comprends complètement. (*Avec optimisme*) En ce moment, ça va. Anne passe la voir tous les jours. Hier il était question de la laisser rentrer chez elle pour le week-end. C'est impressionnant, elle est plutôt en forme, sauf après les chimio, là... elle n'est pas belle à regarder.

Baptiste :

Tu m'étonnes ! Dis c'est vrai qu'elle... qu'elle s'est... (*Mimant le passage d'un rasoir dans ses cheveux.*)

Laura :

Oui, elle-même. Ça fait... ça fait bizarre. Mais bon, on s'y fait... Non, ce qui est vraiment dur ce sont les effets secondaires, là c'est... Ouai, c'est violent, surtout quand elle est en aplasie¹...

Baptiste :

L'aplasie ! Sérieusement ? (*Laura acquiesce*) Alors, même ça, elle n'y aura pas échappé ! (*Laura fait non de la tête*) Où est-ce qu'elle est hospitalisée ?

Laura :

A Mondor, Créteil. Parait que ce sont des spécialistes en cancérologie.

Baptiste :

A bon. Tant mieux ! Tu crois que je peux passer la voir ?

Laura :

Je sais pas, faut voir avec Anne. Ça dépend de si elle est en aplasie, ou pas.

Baptiste :

A quel moment est-ce que je peux l'appeler sans la déranger, d'après toi ?

Laura (*prend un temps de réflexion, puis*) :

Si t'es libre demain soir, avec Anne et Benji, on va voir un ami jouer du sax dans un café à Belleville. Viens avec nous. On leur fera la surprise. (*Baptiste et Laura échangent un sourire puis elle consulte son téléphone*) Désolée, faut que j'y aille. (*Elle se lève*) On se voit demain soir, 20h30 à Belleville ?

Baptiste (*se levant également*) :

Demain soir, 20h30 à Belleville.

(*Ils se font la bise, et s'étreignent. Laura sort à cour, et Baptiste à jardin. Bascule lumière.*)

¹ L'aplasie est un effet secondaire, provoqué par les chimiothérapies, bloquant temporairement l'activité de la moelle osseuse, entraînant une diminution de la production des cellules sanguines : globules rouges, plaquettes et globules blancs ; ce qui provoque de l'anémie et une diminution des défenses immunitaires et donc un fort risque infectieux.

Scène 2 « My Baby just cares for Me »

Anne et Benjamin dans leur appartement

6 septembre

(En fond de scène un canapé recouvert d'une couverture polaire sur laquelle sont posés Yoshi, ainsi qu'un pull, une cravate et une veste. A jardin Benjamin est installé au piano et joue un de ses propres morceaux. Il porte une chemise foncée et un pantalon noir bien repassés. La lumière est chaleureuse. La musique s'arrête. Le jeune pianiste s'étire en baillant. Il attrape son téléphone, regarde l'heure et commence à rédiger un message. Un bruit de porte lui fait lever la tête. Anne entre, le visage fermé, la respiration fulminante. Elle balance son sac au pied du canapé dans un mouvement d'humeur et s'y laisse tomber dans un profond soupir d'agacement. Comme par réflexe, elle attrape la peluche, et se recroqueville en la serrant contre elle.)

Benjamin *(réprimant un sourire, A Anne):*

Ton cas-social ? *(elle acquiesce, poursuivant la rédaction de son SMS)* Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Anne :

Rien. On travaillait la scène où Cécile fait son strip-tease pour Valmont. Normal. Il donnait ses indications de manière à ce que la suggestivité des contorsions, contrenature, de ma collègue, s'avèrent émoustillantes. Normal. Et là, j'ai surpris Monsieur le poignet très occupée dessous la table... Normal. *(Benjamin écarquille les yeux, effaré, il étouffe un rire.)* J'étais à ça de lui demander, s'il ne voulait pas un coup de main !

Benjamin :

Non ! Mais pourquoi tu travailles pour ce type ?

Anne :

Parce qu'il me paye. L'unique raison qui nous pousse à bosser pour des glands dans ce métier.

Benjamin *(s'approchant du canapé pour prendre son pull) :*

Samir a appelé, il voulait savoir où tu en étais de l'épisode 7.

Anne *(sortant son paquet de cigarettes.) :*

Oui. Je vais le rappeler. D'ailleurs, il me faut la musique pour la scène où le chapelier se fait mordre par le Bendersnash. *(Ils se regardent.)* Tu l'as fini ? *(il fait non de la tête)* Benji, t'es pénible, j'en ai besoin pour le minutage des plans, on tourne samedi prochain... *(Elle porte une cigarette à la bouche et se lève pour aller à la baie vitrée.)*

Benjamin *(la suit calmement) :*

Fini c'est un grand mot, disons que j'ai bien avancé sur l'idée. Ça va te plaire : une valse dont la construction harmonique se mord la queue.

Anne *(ouvrant la baie vitrée) :*

Tu as toute mon attention.

Benjamin :

On est en La mineur, et donc : (*mimant ses main au clavier et comptant les temps*) La mineur, 2, 3, (*changeant ses mains de position dans le vide*) Do, 2, 3, (*même jeu*) Mi mineur, 2, 3, Sol...

Anne (*sourire complice*) :

Une suite de tierce ?

Benjamin :

Franchement, il y a des moments où ça marche du feu de dieu, et d'autres où (*il grimace*) c'est pas terrible. Pour l'instant j'ai bricolé avec les quintes. Cela dit, c'est pas mal : ça permet d'avoir un motif assez court qui tourne en boucle, et à chaque boucle de moduler dans une tonalité plus grave. Tu me suis ? (*il tend la main, elle lui donne la cigarette*)

Anne :

Donc on aurait l'effet vertige/fièvre du venin, représenté par l'harmonie avec le côté tourbillonnant de la valse, et la dégradation de l'état physique du personnage dans les modulations vers le grave ?

Benjamin (*rendant la cigarette à Anne*) :

C'est ça. On regardera ce week-end, mais je pense que ça correspond bien à l'état fébrile que tu décris.

Anne (*inspirant une dernière bouffée avant d'écraser sa cigarette*) :

J'adore le concept ! (*venant s'asseoir au piano*) Tu me fais écouter ?

Benjamin :

Heu... Maintenant ?

Anne :

Pourquoi pas ?

Benjamin :

C'est-à-dire que, je suis déjà en retard. Je passe la soirée avec Marie-Madeleine.

Anne (*l'air déçue*) :

Ah oui... Noui (*Benjamin se dirige vers le canapé. Anne, accoudée au bord du clavier, pianote les quelques accords qu'il vient de nommer, puis les égraine un à un du bout de l'index.*)

Benjamin (*nouant sa cravate*) :

Qu'est-ce qu'il y a ?

Anne (*hausse les épaules*) :

Rien. Pourquoi tu ne l'as pas invitée à se joindre à nous, pour une fois ?

Benjamin :

Elle n'aime pas le jazz. Et puis c'est pas la joie en ce moment, son petit chat est mort, elle voulait qu'on passe un peu de temps en tête à tête. (*Il s'aperçoit que sa cravate est nouée à l'envers, et défait le nœud pour le refaire à l'endroit.*)

Anne :

Ouai. (*Elle le regarde se débattre avec sa cravate.*) Tu comptes la demander en mariage ?

Benjamin (*amusé*) :

Ah, non. Je l'invite chez Maxim 's pour ses 20 ans, restaurant sérieux, tenue correcte exigée, tout ça...

Anne :

Oh, restaurant sérieux pour relation sérieuse.

Benjamin :

Ah, c'est cela, moque toi. (*Le nœud de sa cravate est de nouveau à l'envers.*) Oh ! Zut !

Anne (*se levant*) :

Laisse-moi faire. (*Défaisant le nœud*) Quand-même c'est dommage : j'aurais été curieuse de la rencontrer. A force de la garder pour toi tout seul, je finirai par douter de son existence.

Benjamin :

Vous ne vous entendriez pas. Vous avez des caractères trop dissonants.

Anne :

Oui, j'ai bien vu qu'elle n'était pas du genre à annuler un week-end à Deauville pour te nourrir à la petite cuillère quand tu passes la semaine au lit avec 40 de fièvre. Par contre « le petit chat est mort », et là, elle s'attend à ce que tu rappliques fissa, lui prêter une épaule pour éponger l'océan lacrymale.

Benjamin :

Ne sois pas mauvaise langue. Ça ne te va pas du tout.

Anne :

Je ne suis pas mauvaise langue. Etre égoïste ne l'empêche pas d'être une très chouette fille, c'est un défaut tellement commun. (*Serrant le nœud de la cravate*) Voilà.

Benjamin :

Merci. (*Il réajuste sa cravate et son pull, rentre sa chemise dans son pantalon*) De quoi ai-je l'air ?

Anne (*le jauge de haut en bas*) :

D'un pingouin.

Benjamin :

Trop aimable.

Anne :

Pourquoi ce déguisement ridicule ? Elle te va tellement bien cette chemise.

Benjamin :

Un petit mot d'encouragement pour un ami mort de trac ? (*ils rient*)

Anne (*soupire*) :

Tu es beau Benjamin. Tu es grand comme un amour de tragédie.

Benjamin :

Pourquoi de tragédie ?

Anne :

Parce qu'il n'y a qu'un héros tragique pour s'abandonner corps et âme à ses amours tumultueuses, malgré les foudres Zeussèsques d'un père conservateur. Non, je te jure que tu as tout d'un grand Roméo, mais, je t'en conjure... Retire cette cravate.

Benjamin (*regarde son téléphone, amusé*) :

Bon, ça va. Il faut que j'y aille. Tu passeras le bonjour à Gabriel pour moi.

Anne :

Mnuai.

Benjamin :

Qu'est-ce qu'il y a ?

Anne :

Mais rien !

Benjamin :

Je te connais par cœur, Anne. Quand tu dis « rien » ça veut tout dire.

Anne :

Alors pourquoi est-ce que tu me prends la tête ?

Benjamin :

Parce qu'encore une fois tu t'esquives. Tu ne dis jamais rien, tu encaisses, tu encaisses, et puis tout à coup, tu t'écroules, et tu te relèves, et ça recommence. Et ça recommencera comme ça jusqu'au moment où tu ne t'en relèveras pas, la santé ruinée pour avoir tout enfoui dans le silence. Je ne veux pas te voir atteindre ce point là de non retour. Je n'ai pas envie de passer ma vie à l'hôpital...

Anne (*dans une colère froide*) :

En ce moment, ta vie, tu la passes Rue de la Pompe, l'hôpital, ici, c'est moi qui me le tape !

Benjamin : (*Progressivement, le ton monte.*)

Ça y est ! On y vient ! Est-ce que j'ai, enfin, touché la corde sensible ? Ça y est ? Tu vas le déverser ton cœur ? Qu'est ce qui se passe à Mondor ?

Anne (*criant*) :

Plutôt que protéger ta sensibilité, pourquoi pas y aller voir toi-même ?!

Benjamin :

Et la tienne de sensibilité ! Combien de temps tu penses encore supporter ça ? Tu crois vraiment que c'est en lui tenant la main tous les soirs que tu soulageras sa souffrance ? T'attends quoi ? De voir l'image cauchemardesque de trop, qui hantera ton sommeil jusqu'à la fin de tes jours ?

Anne (*de rage elle lui balance la peluche au visage*) :

T'es comme ta bourgeoise ! Tu comprends rien ! (*la peluche vient s'écraser au pied du piano*)

Benjamin :

Ben, explique !... J't'écoute... (*Elle se détourne*) Ce n'est pas la conversation que tu devrais esquiver, c'est ce... cette pompe à énergie...

Anne :

Rien à voir ! C'est toi qui t'fais des films !

Benjamin :

Vraiment ?! C'est ce matin que tu travaillais *Les Liaisons*, non ? (*il vient lui coller sa montre sous le nez*) Il est 20h. T'étais sensée rejoindre Laura à Belleville depuis l'hôpital. Alors, qu'est-ce tu fous là ? (*Un temps, respiration, plus calme*) Est-il donc si loin le temps où on se disait tout, sans filtre, sans fausse pudeur... (*La prenant par les épaules pour la regarder droit dans les yeux.*) Qu'est-ce qu'y s'est passé, Anne ?

Anne (semblant capituler) :

Est-ce que je peux pas, simplement, avoir changé d'avis ?

Benjamin :

Non. Pas toi. Pas là-dessus. Tu n'aurais pas « abandonné » ta cousine alors que tu lui avais « promis » de passer la voir. Tu aurais raté la moitié, non... tu aurais raté tout le concert de Gabriel plutôt que de laisser Mélodie toute seule. C'est plus fort que toi. « Les copains d'abord ! ». (*Un court temps*) Et toi, Anne ?...

(*Le Générique de Pokémon retentit. Ils sursautent. Rires nerveux. Un court temps : le pianiste consulte son téléphone.*)

Anne (sourire mi-résigné mi-amusé) :

Je crois que ta bourgeoise t'attend. (*Benjamin gesticule agacé puis décroche son téléphone.*)

Benjamin (à Anne) :

Cette conversation n'est pas terminée. (*Sortant de la pièce, à son téléphone, d'une voix penaude*) Oui ma chérie, je... Oui... Non, je suis en chemin... (*La porte se ferme, Anne reste seule.*)

Anne (désabusée, les yeux fixé sur la porte) :

Oh si, elle est terminée... Tu n'y reviendras pas, et moi je m'en garderai bien. Il n'y a que tes mains qui aient de la mémoire. Mélodie est en aplasie. Oui, c'est usant de passer son temps à faire le pitre pour voir se dessiner un sourire éphémère anéanti en quelques secondes par une douleur à crever. Mais l'abandonner... (*Elle regarde la peluche et s'approche pour la ramasser*) Ne pleure pas Yoshi, ce n'est rien. Ne pleure pas. Je sais des histoires d'un temps où le secret nous était étranger. Des histoires d'amour et d'amants où l'harmonie était majeure, où les silences nous étaient complices. (*Le regard d'Anne se porte sur le cimetière – le public – derrière la baie vitrée, un temps, comme hypnotisé*) « Mon dieu, qu'il y en a des croix sur cette terre. Croix de fer, croix de bois, humble croix familière. Croix de la déraison... ou de la délivrance. »² (*Retrouvant ses esprits, elle assied la peluche sur le tabouret de piano et s'agenouille devant lui*) Si tu savais comme c'est usant de rentrer le soir dans une maison vide de toi, de dîner seule, de se mettre au piano seule, de chanter seule, d'écrire seule... Usant, aussi, les petites joies avortées de soirées comme celle-ci. Comme c'est usant de vivre notre vie commune sans toi. Est-ce que tu le sens, toi aussi, ce froid qui vient de l'intérieur et dont rien ne vient à bout. Ecoute... (*Posant la tête sur les pieds de la peluche.*) Est-ce que tu la sens, la morsure du silence... Comme il fait vide ici. Comme il me manque.

(*Elle joue quelques accords et finit par prendre la peluche sur ses genoux pour s'asseoir à sa place, comme pour se tenir compagnie, elle commence à chanter He Needs Me de Arthur Hamilton. Elle se*

² Extrait de la chanson Les croix de Gilbert Bécaud

lève berçant la peluche et la couche dans le canapé. Anne attrape son gilet et son paquet de cigarettes, elle en porte une à sa bouche en se dirigeant vers la porte. Elle sort, actionne l'interrupteur. Noir.)



Mouvement II : The Sound of Silence

Scène 3 « Little Girl Blue »

Baptiste, Laura et Benjamin à la cafétéria de l'hôpital

24 novembre

(La cafétéria de l'hôpital. Une lumière blanche éclaire en douche, une table blanche cernée de murs blancs. Dans cette ambiance antiseptique, le vendeur s'affère à servir cafés et viennoiseries à des blouses blanches courant après les aiguilles de leurs montres. Baptiste, Benjamin et Laura, installés autour de la table conversent avec une fébrilité palpable.)

Laura :

...Tu devrais monter la voir Benji. Je t'assure, ça fait du bien de la revoir comme ça. Par rapport à ces derniers mois, elle est plutôt en forme. Bon, ça n'a pas duré longtemps mais, on a eu une vraie conversation et...

Benjamin (*calme mais ferme*) :

Non ! Non, je peux pas voir Mélodie, comme ça. Je suis venu une fois en réanimation. Une fois, et j'en fais encore des cauchemars. Qui peut passer des nuits paisibles après avoir vu ça ! J'adore Mélodie, c'était comme ma petite sœur, mais... Non. Non, je peux pas ! Ce pantin de chiffon incolore, incapable d'aligner trois pas sans soutien... Non. Ce n'est pas Mélodie ! Mélodie... Mélodie c'était un souffle de vie... une bouffée d'oxygène, toujours à rire ou à chanter...

Laura :

Ne parle pas d'elle au passé !

Benjamin :

C'est un cancer, des Os, Laura, c'est pas un gentil 50/50 comme le sein, ou la thyroïde ; les os, quand c'est diagnostiqué, c'est fini.

Laura :

Ne dis pas ça ! Certains s'en sortent.

Benjamin :

Combien ? 1% ?

Laura :

Et alors ? 1% ce n'est pas une certitude ! 0%, ça oui, c'en serait une ! 1% c'est encore un espoir. Dis lui Baptiste ! La santé passe par le moral, c'est un fait. On doit la convaincre qu'elle a toute ses chances autrement ça ne sert à rien d'être là. Comment veux-tu qu'elle trouve le courage de se battre, si on se défile. Si, sur nos visages, elle...

Benjamin (*se lève brusquement en frappant du point sur la table*) :

Mais BORDEL ! Qu'est-ce que tu comprends pas ? Elle est en PHASE TERMINALE ! Pourquoi tu refuses de voir combien c'est destructeur de s'agripper à un espoir aussi bancale pour...

Baptiste (*se levant et attrapant Benjamin par le bras*) :

Benji ! (*les regards réprobateurs et les murmures offusqués commencent à s'élever vers eux, posant une main compatissante sur l'épaule de Benjamin*) Allons voir dehors si on y est. (*Tous trois ramassent leurs manteaux et leurs gobelets, puis traversent la cafétéria pour descendre dans la cour de l'hôpital. Bascule lumière, noir sur le plateau, lumière sur le couloir du premier rang du public.*)

Benjamin (*pausant une main sur l'épaule de Laura*) :

Je te demande pardon, Laura. Je n'aurais pas du m'emporter. ... J'essaye de garder les pieds sur terre. Franchement, tu trouves ça souhaitable qu'elle... Non. En ce qui me concerne elle est déjà morte. (*Les larmes lui montent aux yeux, il se retourne en reniflant*)

Laura (*à bout de souffle, lui prenant le bras*) :

Benji...

Baptiste :

On est tous éprouvés, et bouleversés. Ce qu'on a vu ces derniers mois, c'est... J'imagine qu'on dort tous aussi mal les uns que les autres en ce moment. C'est vrai : elle est en phase terminale et il va falloir qu'on s'y fasse. Cela dit, le cancérologue a parlé d'un « traitement de la dernière chance ». Alors, « dernière », soit, mais « chance » quand même. Et, elle aura besoin qu'on y croit de toutes nos forces pour avoir encore un peu de courage. On peut pas baisser les bras maintenant, Benjamin : pense à Anne...

Benjamin :

Anne ? Mais, c'est à Anne, que je pense. Depuis quand n'a-t-elle pas mis les pieds au théâtre, au cinéma, au concert ?... Le courage n'est pas une denrée inépuisable, j'entrevois déjà ses limites. Et, qu'advient-il du mien, si, comme elle, je me laisse imprégner par les souffrances de Mélodie ? Oui. (*À Laura*) Je me « défile » : la musique, Marie-Madeleine tout est prétexte à la fuite. C'est à nous de nous préserver pour la protéger, elle. Parce que, Anne n'économisera aucun effort. Elle ira jusqu'au bout du bout de la nuit, et là... là, j'ai peur. Je voudrais... Il faut qu'elle puisse se raccrocher à quelque chose qui la sorte d'ici... au moins mentalement. Un souvenir, une idée, un projet... je sais pas... Mais, un petit refuge, (*montrant son crâne*) là, pour les moments difficiles. Ils vont venir si vite...

(*Un temps de silence. Benjamin s'est assis sur un banc, les yeux au sol. Laura et Baptiste échangent un regard et s'approchent de lui chacun d'un côté.*)

Baptiste :

Entre nous, Benjamin, qu'est ce qui s'est grippé ? Je veux dire. Anne et toi, c'était une évidence. Qu'est-ce qui vous a séparé ?

Benjamin (*soupire, avec un geste vague d'impuissance*) :

Je sais pas... Le temps, je dirais.

Laura (*effarée*) :

Comment ça le temps ? On a 25 balais, d'où tu causes du temps, toi ? T'en connais quoi, du temps ?

Benjamin :

Je parle pas d'années. Je parle du temps en général. Celui que tu passes au boulot, à l'école, loin de chez toi pour te construire un avenir, une expérience, un carnet d'adresses parce que « demain se

prépare aujourd'hui » c'est bien connu... En somme ce temps que tu passes tellement à droite, à gauche et en travers de ta propre vie que ta maison prend des allures de dortoir plus que de foyer.

Laura :

Ouai. Vous avez laissé le quotidien grignoter l'amour jusqu'aux miettes.

Benjamin :

Disons que quand on s'est installé ensemble, dans l'indépendance, on a eu du mal à trouver notre rythme. Alors, l'affection, la tendresse, on s'est mis à les prendre là où on se trouvait. Fin de l'histoire.

Baptiste :

Et maintenant que vous avez trouvé « votre rythme », et que vous passez un peu plus de temps ensemble, est-ce qu'il n'y a pas des moments où, ça te manque, où tu regrettes que ça se soit fini comme ça ?

Benjamin :

Regretter non. Tu sais, il n'y a pas grand-chose à regretter. J'aurais des regrets si on s'était fâchés, si ça avait mis fin à notre amitié, mais, en fait c'est le contraire. On n'a jamais été aussi complices.

Laura :

Ça se voit : vous êtes un duo solide. A croire que vous écrivez ensemble.

Benjamin :

On peut dire ça. De temps en temps, dans le salon, on bosse côte à côte chacun de notre côté. J'aime ces moments là. Ça m'inspire de la voir écrire. Quand elle se plonge dans l'imaginaire, son visage trahit ses pensées et les émotions qui la traversent. Ses lèvres bougent comme si elle vivait, chaque mot, dans un silence habité. Quelque fois je m'amuse à jouer en réaction à ses mimiques, comme si j'accompagnais un film muet.

Baptiste (*sur le ton de la plaisanterie, imitant Nougaro*) :

« Sur l'écran noir de mes nuits blanches, moi je me fais du cinéma. Bardot peut partir en vacances... »³

Laura (*Laura consulte son téléphone*) :

Ouai, ba elle a bien du bol, moi faut qu'j'aille bosser.

Baptiste :

Tournage ?

Laura :

Hélas non, pas aujourd'hui, aujourd'hui c'est... (*Frottant le bout de ses doigts contre son pouce*)

Benjamin :

Ah, ce boulot- là !

Laura (*les embrassant chacun leurs tour*) :

Et oui, moi aussi, parfois, j'ai les pieds sur terre. Aller, à p'luche. (*Laura sort.*)

Baptiste :

³ Citation du *Cinéma* de Claude Nougaro

T'as encore un peu de temps ?

Benjamin :

Ouai, tranquille. J'ai cours à 16h. Et toi ? T'es pas monté à la capitale juste pour nos beaux yeux ?

Baptiste :

Non, non. Je vais tenir compagnie à Mélodie, elle a une permission de sortie de quelques heures, avec Anne on lui a dit qu'on l'invitait à dîner au chinois. Tu veux venir avec nous ?

Benjamin :

J'aurais adoré mais je dois travailler un morceau avec Marie-Madeleine, elle galère sur Grieg.

Baptiste :

Tu pourrais nous retrouver après. Je pense que ça nous ferait du bien, à tous, de voir Mélodie sortir d'ici, même si c'est qu'une heure. Ça remplumerait notre moral. Je pense que pour Anne aussi c'est important de sentir toute la meute derrière elle. La dernière fois que je l'ai vue sourire, c'était pour fêter mon retour.

Benjamin :

Je n'aime pas la voir comme ça : ce regard éteint qui creuse la terre... Ce n'est pas Anne. C'est terrible d'assister à la déperdition de tant de candeur, cette spontanéité espiègle et sauvage. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui c'est cette louve blessée toujours prête à mordre. Comme je l'ai aimée cette flamboyante louve solitaire aux allures de « Belle-Dame-Sans-Merci », que seul le piano apprivoisait. Je me sens tellement impuissant, Baptiste. Je la vois de loin funambuler, malhabile, sur une corniche escarpée, en plein cœur de la tempête, et l'abîme aux eaux glacées est là, en bas, guettant le vertige. Oui, je fuis. Quand Mélodie mourra, et qu'ivre de fatigue, Anne trébuchera de sa corniche et tombera au fond de l'abysse, il faudra bien que quelqu'un soit assez fort pour la retenir à bout de bras. J'ai peur de voir s'éteindre cette émotivité incandescente et toute cette fantaisie pour faire place à une ironie blasée, un humour charbonneux, et cette poésie échevelée empreinte de synesthésies fantasques sauvagement remplacés par la violence et la vulgarité crasse de ce qu'elle endure en silence. Ce quotidien sordide ne doit pas gagner sur sa créativité, dénaturer sa plume. Non ! Je ne le permettrai pas ! Mais... Mais, qu'est-ce que je peux faire ?

Baptiste (un très court temps) :

Peut-être une pause dans la course à l'avenir. Peut-être poser le travail et le conservatoire là où ils en sont, le temps de refaire du dortoir un vrai foyer, où il fait bon vivre. Un petit sanctuaire d'humanité, ou de musique, puisque c'est votre truc à tous les deux, ça, la musique. Être là. Y à pas à dire, ça fait du bien de se sentir attendu quand on rentre chez soit.

Benjamin :

Sans doute.

Baptiste :

Ecoute Benji, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais... tu sais, apprendre pour Mélodie ça m'a... C'était comme si mon enfance foulée aux pieds à mes 18 ans, parce qu'à présent j'étais un « homme » m'avait sauté à la gorge. Tout s'est noué. J'ai réalisé, d'un coup, l'immensité de l'existence et là, je me suis senti tout petit. Une très grande peur de tout petit garçon : « Papa, Maman où êtes-vous ? Je suis si loin, le monde est si grand et je suis si petit, tout seul. Je veux rentrer à la maison. J'ai peur. » Une sensation terrible m'a saisi. Un manque, clinique, qui rend malade. Manque

d'étreintes, de baisers, de rires, de chaleur – pourtant Dieu sait qu'il fait chaud dans le sud – en manque du corps de celui que j'aime, tu connais ça toi aussi, ce corps que tu connais par cœur, qui te fait te sentir invulnérable quand il remplit tes bras... « L'homme » en moi a pris une sacrée claque. En fait l'indépendance, les diplômes, tout ça, c'est bon à jeter. Ce qui est important ce sont les gens que j'aime, passer un maximum de temps avec eux, me forger des petits bonheurs avec eux, pour me tenir chaud les soirs de pluie. (*Un temps*) La solitude est mordante quand on la regarde en face, Benjamin...

Benjamin (*le coupant, un peu sec*) :

Tu voudrais que je revoie l'ordre de mes priorités, c'est ça ?

Baptiste :

Pas du tout ! Mais écoute au moins un conseil. Après, tu en feras ce que tu veux. Ne laisse pas « le temps », « les responsabilités », ou même « l'Art », t'éloigner des gens que tu aimes, parce que, quand ils ne seront plus là, s'il ne te reste que tes yeux pour les pleurer, là, tu auras des regrets, amers.

Benjamin :

C'est fou ! Ça fait quoi ? 6, 7 ans qu'on a passé le bac ? J'ai l'impression que ça fait des siècles. Aujourd'hui, ça a l'air si loin, presque futile. A chaque fois que je mets un pied dans cet hôpital, j'ai l'impression d'usurper mon âge, comme si j'étais usé avant même d'avoir commencé à vieillir.

Baptiste :

Personne ne sort jamais indemne d'un hôpital, ni les patients, ni les médecins... pas même les visiteurs. Cet endroit abime tout.

Benjamin :

Drôle de façon de devenir adulte, hein ?

Baptiste :

Ouai... Mouai, drôle de façon de devenir adulte.

(*Bascule lumière : noir sur le public, plein feu sur le plateau.*)

Scène 4 : « My Favorite Things »

Anne, Laura et Baptiste, rejoins plus tard par Benjamin dans leur appartement

Nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier

(*Une grande lumière chaleureuse baigne l'appartement d'Anne et Benjamin. Anne repousse le canapé où gisent la peluche et une nappe bien pliée, dans le fond de la salle pendant que Baptiste et Laura apportent la table au centre du plateau. On les entend chanter Hasta Luego de Hugues Auffray dans une ambiance bon enfant. Les deux filles se retournent vers le canapé et déplient la nappe qu'elles installent sur la table. Baptiste sort puis reparait avec deux grands sacs pleins de bouteilles et de paquets de chips qu'il pose sur le canapé près de la peluche. Laura sort, à son tour, et revient avec trois verres. Anne l'aide à sortir les victuailles et à les installer sur la table tandis que Baptiste, qui vient pour la première fois, explore la pièce, il regarde le piano, s'amuse à appuyer sur quelques touches. Il s'approche de la baie vitrée face public, et admire les tombes et les arbres du cimetière*

faiblement éclairés par les lampadaires de la rue. Anne prend la peluche dans ses bras et cherche où la mettre pour désencombrer la pièce.)

Baptiste :

Lugubre perspective. *(Anne redresse la tête, elle s'approche, la peluche toujours dans ses bras.)* Je ne pourrais pas vivre vis-à-vis d'une telle forêt de pierres.

Anne :

Ça ? Ce n'est que le cimetière de Belleville. Imagine l'horizon des balcons qui côtoient le Père Lachaise. *(Baptiste a un frisson de dégoût. Laura s'approche d'eux.)*

Laura :

Moi, j'adore cette vue. C'est totalement TimBurtonien. Faut juste imaginer un beau clair de lune, avec un cavalier sans tête au bout de cette allée, une mariée en robe déchirée par là-bas, avec en fond sonore *La Danse Macabre* et tu as le décor parfait d'une grande romance fantasticogothique. *(Anne lève les yeux au ciel avec un grand sourire désabusé.)*

Baptiste (A Anne) :

Et ça t'empêche pas de dormir ?

Anne :

On s'y fait, c'est comme toutes les fenêtres, au bout d'un moment tu ne la regardes plus que pour voir le ciel changer de visage. *(Elle s'écarte de la baie vitrée pour déposer Yoshi sur le tabouret de piano).*

Laura (un peu surprise):

On est que trois ? *(à Baptiste)* Qu'est-ce que t'as fais du « restant de la colère de Dieux » ?

Baptiste :

Quentin ? Il est en visite chez ses grands-parents. Il tenait beaucoup à les inviter à notre mariage.

Anne :

Ah bon ? Les traditionalistes qui ont tapé un scandale à ses parents quand ils ont divorcé ? Pas sûr qu'apprendre l'homosexualité de leur petit fils leur fasse très plaisir.

Baptiste :

J'avoue que je n'étais pas tranquille non plus mais, finalement, ils ont super bien réagi : sa grand-mère était toute émue, elle arrêtait pas de répéter : « ça, au moins c'est vraiment de l'amour ». Ils ont hâte de me rencontrer.

Laura :

Génial ! Ça se fête ! Où sont les bouteilles ? *(Elle en saisit une.)* Que la fête commence !

Baptiste :

On n'attend pas Benji ?

Anne :

Il nous rejoindra pour le dessert.

Laura (à Baptiste) :

Monsieur réveillonne avec ses vénérables beaux-parents.

Baptiste :

Damne ! C'est qu'ça devient sérieux...

Anne (coupant court) :

Bon !... Passons aux choses sérieuses. Baptiste !

Baptiste :

C'est moi.

Anne :

Il nous faut un homme, un vrai, grand, beau et fort, à qui confier la très lourde responsabilité d'ouvrir les bouteilles. *(Lui tendant un tire-bouchon).*

Baptiste (solennel) :

Milady, je suis votre homme.

Laura (lui collant la bouteille dans les mains) :

Et bien au travail, échanton, allez, allez plus vite que cela.



Baptiste :

Alors, je fais tout ce que vous voulez, mais je ne travaille pas sans musique !

Anne :

Ah ! Mais que voilà une riche idée !

Laura :

Euh, mnoui... alors je revendique mon droit de véto.

Anne :

Quoi, ton droit de véto ?

Laura :

Non, mais parce que, tes instrumentales à la Coltrane qui durent trois plombes, euh, bon...hein.

Anne :

Quoi ? Tu préfères « *les Serviettes* » ?

Baptiste :

Non ! Garde les pour quand on sera vraiment déchirés. Pour un début de soirée, le jazz, c'est cool.

Laura :

Véto ! Le jazz, c'est comme le classique, c'est plombant, et puis c'est toujours pareil. Pourquoi tu ne nous mettrais pas,... je sais pas moi, un truc sympa, rigolo, dansant, genre... Abba.

Baptiste (à Anne, haussant les épaules) :

Ba, c'est pas comme si on allait écouter de toute façon, puis, si Laura a horreur du classique...

Laura :

C'est pas vrai. J'admire la virtuosité du « classiques » mais pour apprécier la musique, vraiment, moi, j'ai besoin d'une voix humaine. J'apprécie beaucoup la musique instrumentale mais au bout d'un moment j'ai besoin de la raccorder à une humanité concrète. Moi, pour me laisser emporter, pour rêver, j'ai besoin d'une voix, j'ai besoin d'images, je... j'ai besoin d'un texte. Pour moi un instrument c'est un outil. Alors qu'avec une voix, la musique vient sublimer, quelque chose de si viscéralement humain que l'émotion, tu te la prends de plein fouet.

Anne (A Laura) :

Quelle mauvaise foi. Quand je pense à tous ces concerts instrumentaux, auxquels on t'a emmené avec Benjamin. A chaque fois, tu en sortais sur un petit nuage, et pas moyen de te faire redescendre.

Baptiste :

Ah oui ! Je suis témoin : la semaine dernière tu m'as trainé au cinéma voir un film muet, une heure et demie accompagné live. J'avoue, c'était super. Mais bon, pas une parole, pas une voix humaine et je ne t'avais jamais vue aussi bouleversée.

Laura :

Un concert ce n'est pas la même chose. Moi je vous parle de la musique de tous les jours, enregistrée. Evidemment qu'en concert c'est... Tu vois les artistes, tu vois leurs visages, leurs mains. Tu les vois sourire et s'émouvoir... Tu vois la complicité des instrumentistes qui improvisent ensemble, les regards jubilatoires qu'ils échangent presque à la dérobée, l'air de dire à l'autre « Bon, il faudrait qu'on retombe sur nos pieds maintenant ». Et à les regarder sourire, le sourire te monte aux lèvres et de public, tu deviens complice. Suspendu à leurs doigts tu guettes la coda de cette fantaisie éphémère, dans un insoutenable suspens. Tu les vois rêver. Certains sont même tellement présents, ils rêvent si bien que tu le vois, ce chemin sonore, sur lequel ils voudraient te conduire. Ce sourire qui trahit leur félicité intérieure c'est une main tendue pour rêver avec eux.

Baptiste :

J'admets qu'à force d'aller chercher la musique là où elle se trouve vraiment, vous avez découvert des musiciens exceptionnels.

Anne (*sort son paquet de cigarettes et en prend une tout en parlant*) :

Après, pour qui reste ouvert, il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver un artiste dont le jeu, autant que la musique invite au voyage. Si bien que quelques accords surpris au hasard ont la force de t'enraciner sur place, comme si la musique se mettait à te raconter une histoire, l'imaginaire s'emballe tout seul, la pensée dérive, l'horizon au delà des murs t'envahit tout entier, alors pour un instant, pour un instant seulement, tu te sens bien. Et tu as beau avoir mieux à faire, tu as beau te savoir indiscreète, c'est plus fort que toi : irrésistiblement, tu l'écouteras, quand même, jusqu'à la dernière note. Combien de fois, je me suis surprise à prendre racine là, dans le salon pendant que Benjamin travaillait au piano ? Il n'en sait rien, il n'a pas à le savoir, mais, je reste plantée là. Je l'écoute. Presque malgré moi. Ivre d'émotion. Il y a quelque chose de l'ordre de l'impressionisme dans ses harmonies. C'est quand il joue que j'écris le mieux. (*Anne prend son briquet, s'approche de la baie vitrée, elle l'ouvre et allume sa cigarette. Elle en prend une bouffée. Baptiste et Laura échangent un regard.*)

Laura (*à Baptiste*) :

C'est vrai que son univers commence à vraiment s'affirmer. Ça se construit encore, comme nous, mais ce qu'il compose a déjà une sacrée personnalité. Le dernier morceau qu'il m'a fait écouter ça faisait très télescopage Michel Legrand / Joe Hisaishi.

Baptiste :

Oh ! En parlant d'Hisaishi, j'ai vu qu'il allait donner un concert à Paris en juin.

Laura (*surexcitée*) :

Non, sérieux ! Où ? Quand ? Combien la place ?

Baptiste :

On le saura bientôt, les réservations ouvrent en février.

Laura :

Faut pas louper le coche, Hisaishi joue toujours à guichet fermé.

Anne (*écrase sa cigarette tout en regardant la rue.*) :

Contrairement à notre petite bande.

Baptiste :

T'as vu un revenant ?

Anne :

On peut dire ça.

Benjamin (*faisant irruption dans le salon*) :

Ben alors ! Ça danse pas encore chez les démons de minuit ?

(Laura et Baptiste sursautent, puis se lèvent pour l'accueillir, exclamation de joie collective. Le pianiste se débarrasse de son manteau et de sa cravate qu'il jette sur le canapé.)

Laura (*tout en faisant la bise à Benjamin*) :

Alors... Raconte-nous...

Baptiste et Anne (*échangent un regard complice puis imitent la chanson de Gilbert Becaud*) :

« Ce qui est arrivé, comment ça s'est passé, pendant qu'on t'attendait...là...» (*Le pianiste s'approche de la table en déboutonnant le col de sa chemise et se sert à boire.*)

Benjamin (*imitant l'air de la chanson à son tour*) :

Parler du grand dîner, (*rire complice collectif*) Qu' mes beaux-parents donnaient. (*Tous viennent se masser autour de lui pour l'écouter.*) Il... y a des soirées, où il est bon de savoir, bien savoir, savoir, se défilé. La... nuit commençait, Tout' étoilée, étoilée. Etoilée, comm' un manteau de star. Et... le vin si doux, Que dans mon verre ça tournait, ça tournait, ça tournait...

Tous :

ALORS !

Benjamin (*Il reprend sa voie normale*) :

Alors, c'est ce moment précis que mon très cher beau-père choisit pour me passer à la question. (*Benjamin, fait tourner son verre entre ses doigts, en hume le bouquet, puis d'une voix grave et snob, appuyant sur chaque diérèse*) « Alors, jeune homme, dites-nous donc un peu, quelle est votre profession » (*il boit une gorgée puis de sa voix normale*) et moi de lui répondre tout simplement que j'étais pianiste. (*Il pose son verre et se penche vers ses amis, les mains crochues, prenant une voix gutturale comme s'il racontait une histoire d'horreur*) C'est alors que je vis le masque de son visage se crispé dans une grimace, dramatique, et se draper d'une teinte que la neige elle-même lui eut enviée. Ses lèvres articulèrent quelque chose comme (*reprenant sa voix snob*) « Ah, mais que voilà un métier – ce mot lui a arraché la bouche – un métier fort passionnant, et qui demande bien du courage. » (*Reprenant sa voix normale*) Et, c'est quelques répliques plus tard que, prétextant une migraine, je me suis éclipsé avec panache.

Anne :

Un peu boiteux ton panache.

Benjamin :

Oui ba, quitte à être migraineux, autant que ça me serve.

Anne :

C'est mauvais de boire un vin qu'on ne peut pas se payer, il monte à la tête plus vite que les autres.

Laura :

Mais non, c'est parce que tu bois pas assez.

Benjamin (*à Laura*) :

Ah ! Ma pauvre amie, si seulement...

Baptiste :

T'as bien fait, mon Benji, t'es mieux avec les copains. (*Levant son verre, ils trinquent*) A ton panache.

Laura :

Tu sais que tu tombes bien mon Benji ?

Benjamin (*vidant son verre*) :

Je crains le pire.

Laura (*s'agenouillant théâtralement aux pieds du pianiste*) :

Sauve-moi ! Anne et Baptiste veulent nous mettre du jazz, pour l'ambiance...

Anne :

Et toi tu demandes à celui qui passe son Diplôme d'Etudes Musicales spécialité « jazz » d'intercéder en ta faveur...

Benjamin (*à Laura*) :

Je reconnais que ta situation me semble désespérée.

Laura :

Non : je demande au seul pianiste ici présent de nous jouer quelque chose.

Benjamin :

Oh ! Oubliez-moi !

Baptiste :

J'avoue que c'est une bonne idée.

Benjamin (*Tendant son verre à Baptiste qui le ressert.*) :

Pourquoi c'est toujours au pianiste de service d'amuser la galerie ? En plus je meurs de faim. Laisse moi me poser et manger un truc. On verra plus tard, on a toute la soirée de toute façon.

Laura (*tirant sur sa manche*) :

Allez Benji, pour me faire plaisir.

Benjamin (*moqueur, s'avachissant théâtralement dans son siège*) :

AH ! Mes forces m'abandonnent, ma vue se trouble. (*Laura tire sur son bras avec insistance.*) Aie ! Mon bras ! Arrête j'ai une crampe. (*Elle le lâche.*)

Laura :

Tu vois que tu bois pas assez. (*Rire général.*)

Benjamin (*massant son bras*) :

« Hey là ! Fragile ! Objet d'art. Du tact, s'il vous plait, de la délicatesse. »⁴

Anne (*attrapant Laura par le col et la trainant vers la cuisine.*) :

Viens par là Brutus, j'ai b'soin d'ton aide. (*Les deux filles sortent. Baptiste et Benjamin restent seuls autour de la table. Un temps, Benjamin boit une gorgée de vin et grignote un morceau de cake salé.*)

Benjamin :

Ça va Quentin ?

Baptiste :

Mieux. Il appréhendait vachement.

Benjamin :

⁴ Citation des *Enfants du Paradis* de Marcel Carnet

Tu m'étonnes ! Et... ?

Baptiste :

Ça c'est merveilleusement bien passé. Pour te dire, ils ont insisté pour nous payer un traiteur. Tant mieux. Franchement. Tant-mieux... Alors, les vins qu'on peut pas se payer, ils sont si bon que ça ?

Benjamin :

Non, il n'avait aucun goût. Un peu comme les sandwichs de l'hôpital, aucun goût, aucune consistance.

Baptiste :

C'était si horrible que ça ?

Benjamin :

Non, c'est pas... Ce sont des gens adorables, vraiment, mais... J'me sentais pas à ma place. On était tous sur notre 31, un 31 guindé, traditionnel, un peu vaniteux. Je regardais les larmes du vin danser sur le cristal de mon verre et je pensais à vous, ici, à vous marrer comme des bossus et ça m'a sauté au visage comme une évidence. J'avais pas envie d'être là. La solitude m'a mordu...

Baptiste :

Et Marie-Madeleine ?

(Benjamin pose son verre, il soupire comme pour mettre de l'ordre dans ses idées. Noir. On entend la voix de Baptiste demander « Qu'est-ce qui se passe ? » puis on entend un accord joué au piano par Benjamin. Des murmures semblant fredonner s'élèvent de la cuisine : Anne et Laura s'avancent vers Baptiste en chantant La Chanson des Nains issue du film Le Hobbit de Peter Jackson, pendant que Benjamin plaque les accords. Anne tient dans ses mains un plateau surmonté d'une galette des rois, constellée de treize bougies d'anniversaire. Elle pose le plateau sur la table devant Baptiste. Ce dernier souffle sur les bougies. La lumière revient. Tous trois applaudissent.)

Anne (s'approche de Baptiste avec une couronne en carton) :

Et voici venir, la nuit du roi. *(Elle le couronne.)*

Laura :

Alors comme on n'avait que treize bougies, on va les rallumer et tu vas les re-souffler.

Baptiste :

Et puis quoi encore !

Benjamin :

Comment, Baptiste ! Tu t'accommoderais de n'être qu'un demi-roi ?

Laura :

Allez ta majesté, montre nous qu't'as du souffle.

(Baptiste re-souffle les bougies. Nouveau tonnerre d'applaudissements et de « Joyeux anniversaire ». Toute fière d'elle, Laura lui présente un petit paquet cadeau. Il commence à le déballer.)

Baptiste (découvrant un superbe livre) :

« La terre du milieu, des romans à l'écran » « Construire le monde du Seigneur des Anneaux et du Hobbit. » Génial ! Ça fait des années qu'il me fait de l'œil et que j'ose pas me l'offrir. Merci les gars.

(Il se lève et les embrasse un par un pour les remercier. Il réajuste sa couronne.) A présent que ma royale toute puissance est établie... Benjamin, joue nous quelque chose.

Benjamin *(prend le temps de boire une grande gorgée de vin et de reposer son verre) :*

Qu'est-ce qu'on dit, ton altesse ?

Baptiste :

S'il te plait. *(Benjamin se dirige vers le piano. Il va pour s'asseoir mais découvre Yoshi. Il adresse un sourire moqueur à sa colocataire puis se retourne vers la peluche.)*

Benjamin *(à la peluche) :*

Ça va Yoshi ? Pas trop durs les accords 7^e ? *(il plaque un accord.)* C'est bien, mon fils !

Anne :

C'est MON fils.

Benjamin *(prenant la peluche dans ses bras) :*

Heu, qui c'est qui te l'a offert ! *(faisant mine de conspirer avec Yoshi)* T'as raison, mon fils. *(A Anne.)* Si je joue, Yoshi veut t'entendre chanter.

Anne :

J'ai l'air d'un jukebox ?

Benjamin *(s'asseyant sur le tabouret, la peluche sur ses genoux) :*

J'ai les moyens de te faire chanter.

Anne :

Ah ! Même pas t'y arrives ! *(Benjamin joue le 1^{er} couplet de Youkali de Kurt Weil)* C'est déloyal !

Benjamin :

N'essaye pas Anne, tu ne peux résister.

(Benjamin continue de jouer. Se prenant au jeu Anne chante et part dans un délire parodique de scène de musical entraînant avec elle Laura et Baptiste. Ils interprètent ainsi le premier couplet de la chanson avec humour et bonne humeur. Puis Benjamin s'arrête.)

Benjamin *(à Yoshi) :*

Bon, c'est pas pratique de jouer avec toi sur les genoux. Va voir maman.

(Il tend la peluche à Anne qui la prend dans ses bras. Puis, elle s'approche de la table pour boire une gorgée de vin. Laura s'avance vers Benjamin qui s'apprêtait à la suivre.)

Baptiste *(bas à Anne, désignant Laura) :*

Hélas, pauvre Benjamin. S'il n'a pas la force de dire non à Laura, il faudra qu'il trouve celle de jouer toute la nuit.

Anne *(bas à Baptiste) :*

On trouvera bien un prétexte, il serait mal venu que le piano nous l'accapare toute la soirée.

Laura :

Merci Maestro ! Mais, tu vois, on a la chance d'avoir un vrai compositeur de talent parmi nous. Moi j'aurais voulu entendre de l'inédit.

Benjamin :

De l'inédit ?

Anne (*donnant son verre à Benjamin, qui la remercie d'un signe de tête*) :

Quelque chose de toi, j'imagine.

Laura :

Exactement ! Du « Benjamin Colins Grand Cru ».

Benjamin :

Ah ouai ? Ok. Alors, heu... Ouai, non... Hummm... Peut être...

(Alors qu'il cherche quoi jouer, Anne s'écarte. Elle boit de nouveau une gorgée de vin et s'assoit par terre aux pieds de la table, la peluche dans les bras. Il la regarde un court temps. Hésitantes, ses mains se posent sur les touches, il fait entendre les premières notes et la musique s'emballe. Un long temps, pendant qu'il joue le silence est total. Chacun écoute à sa manière. Silencieusement, serrant Yoshi contre elle, Anne s'allonge sur le sol, les yeux fermés, comme bercée par la mélodie. Debout près de Benjamin, Laura contemple son abandon, sa respiration calme. Alors que Benjamin reprend le morceau au début, elle s'écarte discrètement et se rapproche de Baptiste.)

Laura (*bas à Baptiste*) :

Elle l'écoute de tout son corps. Regarde-la, il y a longtemps que je ne l'avais pas vue si sereine. C'est plus fort qu'elle, elle ne l'entendrait plus qu'elle l'écouterait encore.

Baptiste (*bas à Laura*) :

Oui. On dirait qu'il le sait, qu'il ne joue que pour elle, son écoute le rend insatiable... Ecoute cette présence. Rien ne lui échappe. Pas un seul mouvement de cil, pas une seule larme.

Laura :

S'eut été pitié, vraiment, de ne pas insister pour que « le pianiste de service amuse la galerie », non ?

(Laura et Baptiste échangent un regard. Les dernières notes jouées par Benjamin se dissipent dans le silence. Un court temps, puis tous applaudissent le pianiste. Benjamin a les yeux rivés sur Anne comme perdu dans ses pensées, il boit une gorgée de vin, puis se lève du tabouret pour rejoindre ses amis. Il s'approche d'Anne, toujours étendue sur le sol, et s'agenouille près d'elle.)

Benjamin :

On somnole déjà mon ange ?

Anne :

Le vin est doux mais la nuit est brute.

(Souriant Benjamin lui tend la main pour l'aider à se relever. Ils rejoignent leurs amis autour de la table. Baptiste regarde sa montre.)

Baptiste :

Hey les gens ! Il est une heure moins le quart. On a complètement laissé passer minuit.

Laura :

Ah bon ! Ba Bonne année du coup.

(Les quatre amis se serrent dans les bras les uns les autres en s'embrassant, se souhaitant une bonne et heureuse année avec une joie et une chaleur incomparable. Ils rient, s'étreignent, plaisantent. Noir.)

Interlude : « Tu ne dis Jamais Rien »

Scène filmée entre Anne et son père dans une gare de RER puis dans sa chambre d'enfant

9 février

Emmitouflée dans son écharpe et son manteau Anne longe un quai de RER. Son casque sur les oreilles, elle inspire profondément l'air du soir. Un mince sourire se dessine sur son visage. Sortie de la gare, elle s'apprête à poursuivre son chemin. Au lointain, perdu parmi les mots et les accords de Ferré une voix d'homme appelle : « Anne ! ». Elle se retourne cherchant la voix des yeux. Son mince sourire s'élargit. Sur le trottoir d'en face, un homme entre 55 et 60 ans, lui fait signe.

Anne (faisant glisser son casque autour de son cou) :

Papa !

Elle court vers lui. Ils s'étreignent et s'embrassent deux fois sur chaque joue. Puis, avec un regard espiègle, l'homme lui tend les clefs de la voiture. Anne s'en saisit et s'installe à la place du conducteur tandis que son père fait le tour du véhicule pour prendre la place du passager.



Plus tard dans la soirée.

La nuit est totalement tombée sur la banlieue parisienne. Anne, en pyjama est assise par terre au pied de son lit, elle feuillette un livre d'enfant. On entend la voix de Nina Simon. De l'autre côté de la porte, son père frappe trois coups.

Papa :

Anne ?... (Pas de réponse) On va diner.

Pas de réponse. Il actionne la poignée et entre dans la chambre. Anne ne bouge pas. Il balaye la pièce du regard : les recueils de contes ouverts dispersés sur le plancher et le lit, les boîtes de CD en équilibre précaire dans la bibliothèque, les peluches en batailles... Reconnaissant l'un des livres étalés sur la couette, il le ramasse avec un sourire nostalgique et le pose sur le bureau où se trouve la jaquette du CD.

Papa (sur le ton de la plaisanterie, la boîte à la main) :

Je vois que tu n'as pas perdu tes bonnes habitudes. A peine rentrée, tu me piques mes CD.

Anne :

Tu rigoles ! C'est toi qui me l'as donné, celui-là.

Papa (avec une mauvaise foi évidente) :

Ah bon ? Je ne me rappelle pas de ça. *(Il s'assoit sur le lit pour lire par-dessus son épaule et lui passe la main dans les cheveux. Il attrape quelques mèches et commence à les tresser comme par réflexe.)*
Ils sont beaux. Ils ont encore poussé, non ?

Anne :

Un peu, j'ai dû couper les pointes.

Papa :

Et au quotidien, ça va, vous vous en sortez ? L'argent, ça va ? Vous ne manquez de rien ?

Anne (haussant les épaules) :

On fait avec, parfois on fait sans. En automne, on dort dans le même lit, ça économise le chauffage.

Papa :

Non, ce n'est pas cela. Une facture on peut te l'avancer. Est-ce que tu dors assez ? Est-ce que tu manges assez ?

Anne (levant les yeux au ciel) :

Papa !

Papa :

Si j'en juge par ton teint de panda, je dirais que non. On les connaît, « les artistes », toujours prompts à brûler la chandelle par les deux bouts. Tu as mauvaise mine, mon ange. Etre indépendant ce n'est pas seulement gagner sa vie et payer des factures. Il faut prendre soin de toi. C'est très bien d'« assumer ses responsabilités », mais ça ne veut pas dire mettre sa santé en gage...

Anne (elle se lève, pour éteindre sa chaîne hifi) :

Ça va, Papa ! Je suis une grande fille ! *(elle ouvre la fenêtre et allume une cigarette)*

Papa (sourire nostalgique) :

Je sais. Oui. Et c'est arrivé tellement vite. *(Il lui fait signe de lui donner la cigarette, elle hésite mais s'exécute. Il prend une bouffée et se met à tousser. Portant une main à son estomac.)* Oh, c'est immonde, comment j'ai fait pour fumer ça ?

Anne :

Ça te manque ?

Papa (*faisant non de la tête, regard espiègle*) :

C'est ta faute, ça m'a tenté. (*Anne lève les yeux au ciel.*) Non... Mais ça appartient à une époque... (*se plongeant dans la contemplation de la cigarette*) Un soir, tu étais en maternelle, je t'ai demandé ce que tu avais fait à l'école. Tu m'as regardé droit dans les yeux et le plus sérieusement du monde tu m'as dit : « aujourd'hui, je me suis mariée avec Benjamin ». Et tu étais toute fière de me raconter votre cérémonie, la procession sur le toboggan... C'est vertigineux comme cela va vite. A te regarder, là, je sens bien, au fond de moi, que le temps m'a volé quelque chose. (*Un temps, il lui rend la cigarette.*) Il y a des soirs, où, il fait vide dans cette maison, depuis que tu es partie. (*Un temps*)

Anne (*regardant la fumée bleue dessiner un voile à la lune.*) :

Ça faisait longtemps que je n'avais pas regardé les étoiles.

Papa :

Et moi qui prenais les artistes pour des oiseaux de nuit.

Anne (*sourire*) :

Quelle nuit ? Regarde-la abandonner ses territoires. (*Elle prend une bouffée de cigarette*) Je n'aime pas que les jours rallongent. Traîtreusement, ils rognent les coins d'ombre. La nuit est complice des masques : vas deviner combien de larmes coulent dans le noir. Où les cachera-t-on quand elle aura signé sa reddition ? Fichu mouchard de Soleil.

Papa :

Tu caches tes larmes dans le noir ?

Anne (*écrasant sa cigarette dans le cendrier à ses pieds*) :

Plutôt mes pensées. (*Elle ferme la fenêtre. Attentif, son père ne la quitte pas des yeux. Les mains dans les poches, elle regarde la lune.*) Papa. J'ai souhaité la mort de Mélodie. (*Le regard au sol, son père joint les mains. Il fallait bien que le sujet tombe.*) Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes, « pour me comprendre il faudrait connaître mes nuits, il faudrait l'aimer plus que moi » ... Dis-moi, où est la frontière entre le « serment d'Hippocrate » et la torture, parce que, ces temps-ci, je la distingue assez mal. (*Aux étoiles*) A quoi ça rime ? Soignez-la, où, achevez-la, mais que ça s'arrête !... Que ça s'arrête. (*Le père et la fille se dévisagent. Il lui prend le poignet et l'attire à lui. Elle s'assoit à son côté, la tête contre sa cage thoracique. Le père passe son bras autour de ses épaules, il lui caresse le bras, embrasse ses cheveux.*)

Anne :

« On achève bien les chevaux », non ? Pourquoi est-on plus humain avec les animaux qu'avec nos semblables ?

Papa :

Parce que c'est plus facile. Ça demande un courage terrible de laisser partir quelqu'un qu'on aime, même si elle souffre, et, plus on l'aime, plus c'est dur d'abandonner tout espoir.

Anne :

Si j'étais à la place de Mélodie, est-ce que tu me tuerais ? (*un temps, l'étreinte du père se resserre*) Si on savait pertinemment que je n'ai plus aucune chance et que tout ne fera qu'empirer, est-ce que tu m'achèverais avant que je me torde dans tous les sens, avant que les infirmières ne soient obligées de changer mes couches à ta place.

Papa (*passant son autre main sur la tête d'Anne, lui caressant les cheveux.*) :

(Un temps ils se serrent l'un contre l'autre.) Oui... Oui, c'est... Très probablement. Ce serait la chose la plus dure que j'aurais eu à faire dans ma vie, mais... oui. Je... je pense que je t'achèverais... *(Ils restent un temps blottis l'un contre l'autre, il lui embrasse de nouveau le sommet de la tête. A Anne tout bas.)* Je t'aime très fort... *(Un temps, puis l'étreinte se desserre)* Je suis content que tu te sois installée avec Benjamin, il n'est pas bien doué mais, il t'aime beaucoup. Je sais qu'avec lui tu es entre de bonnes mains. Mais prends garde à la personne que tu choisiras pour partager ta vie, que ce soit Benjamin ou quelqu'un d'autre. Veille bien à ce qu'elle prenne toujours soin de toi. C'est très important. *(Il l'embrasse sur la tempe et se lève)*

Anne :

Papa. Tu me raconteras une histoire avant de me coucher ?

Papa (*avec un sourire tendre*) :

« Grande fille », mais toujours, ma toute petite à moi.

(Elle se lève et tous deux sortent de la chambre.)

Mouvement III : Après un Rêve



Scène 5 : « Some of These Days »

Anne dans la chambre de Mélodie

26 mai

(La scène est plongée dans le noir total. On entend résonner la voix douce et compatissante d'un médecin.)

Voix du médecin :

« Je préfère ne pas vous mentir : il n'y a plus rien à faire. Dans l'état de faiblesse où elle est tombée, le traitement s'avère aussi dangereux que la maladie elle-même. Il n'est pas impossible qu'elle puisse retrouver l'usage de la parole, mais c'est la fin, mademoiselle, il vaut mieux vous y préparer. Dans l'état actuel des choses, cela peut être une question de jours ou, peut être, de semaines. Si vous souhaitez passer la nuit avec elle nous pouvons aménager un lit d'appoint. Voici le numéro de la psychologue, si vous en éprouvez le besoin n'hésitez surtout pas à la contacter... Ne vous inquiétez pas, nous faisons tout ce qu'il faut pour qu'elle ne souffre pas. La meilleure chose que vous puissiez faire c'est de continuer à l'entourer comme vous le faites et, surtout, n'hésitez pas à lui parler, c'est très important. Elle ne dort pas vraiment, vous savez, elle nous entend, et elle nous comprend. Parlez-lui. »

(L'écho de la voix se perd.)

Tard dans la nuit

(La chambre d'hôpital de Mélodie est plongée dans la pénombre, seule la lune et les veilleuses éclairent la pièce d'un voile bleuté. A cour, dans un grand fauteuil, surmonté d'un gros oreiller, ont été abandonnées pêle-mêle la veste et quelques affaires d'Anne. Un lit blanc trône au centre de la pièce. Mélodie, est étendue là, dans un sommeil sans rêve. Par moment, un râle ou un gémissement sonore lui échappe. On entend la respiration gémissante de la malade, le bip régulier des appareils médicaux ainsi que le battement binaire de l'électrocardiogramme résonner dans le silence de la nuit. Anne est assise au bord du lit la tête dans les mains. Un temps. Elle regarde sa cousine. Un long moment, la jeune femme cherche à rassembler son courage. Elle va pour poser sa main sur celle de sa cousine mais se rétracte. Elle va pour ouvrir la bouche mais se ravise. Anne se redresse dans un long soupir d'exaspération. Elle prend le temps d'une respiration calme puis se tourne à nouveau vers Mélodie, il y a tant de choses qu'elle voudrait dire à ce corps meurtri mais plus elle la contemple et plus le courage se défile, pourtant elle essaye, de toutes ses forces, mais sa voix n'obéit pas. Elle se détourne, son regard se porte sur le fauteuil, elle respire calmement, et sa voix se décide enfin à obéir : un petit fredonnement éraillé vient se mêler à l'électrocardiogramme et à la respiration altérée de la malade puis se perd. Anne se masse les tempes. Elle se lève et se dirige vers le fauteuil pour y ramasser une bouteille d'eau. Elle boit une gorgée, fait couler un peu d'eau dans sa main et repose la bouteille. La jeune femme frotte ses mains l'une contre l'autre et se les passe sur le visage et la nuque. De nouveau, hésitante, elle reporte son attention vers sa cousine, un court instant. Finalement, Anne décide de ramasser sa veste et l'enfile, ce faisant elle fait tomber l'oreiller, sans y prêter attention, elle plonge ses mains dans ses poches pour y chercher son paquet de cigarettes. Elle le sort pour en prendre une. Paquet vide. Soupir d'exaspération. Anne écrase le paquet dans sa main et, de rage, le jette sur le fauteuil avant de retirer sa veste et de la balancer par-dessus. Elle se penche, ramasse l'oreiller et le jette avec humeur sur le fauteuil. Tremblant légèrement, la jeune femme se ronge les ongles en écoutant les « bip » et autres bruits exaspérants des appareils médicaux.)

Anne prend appui sur les accoudoirs du fauteuil et regarde l'oreiller. La jeune femme se redresse lentement et, le regard vide, en approche une main. Elle s'en saisit et commence à le malaxer dans un mouvement compulsif, tout en le contemplant fixement, comme absente. Réalisant soudain qu'elle n'entend plus la respiration altérée de sa cousine, elle se retourne brusquement vers le lit « Mélie ? ». Lâchant le coussin, elle s'y précipite. « MELIE ! » Un râle se fait entendre et de nouveau la respiration gémissante reprend. Tremblante de tous ses membres, Anne s'écarte d'un petit pas en chancelant pour tenter de se calmer et finit par se laisser tomber assise sur le bord du lit, les yeux rivés sur Mélodie. Lentement la lumière du jour commence à poindre tandis que la jeune femme se penche vers sa cousine pour lui caresser la tête. Anne finit par s'allonger près de Mélodie, là tenant dans ses bras. La lumière continue tout doucement à s'éclaircir tandis que Baptiste, Laura et Benjamin s'approchent du lit (Baptiste du côté de Mélodie, Laura aux pieds et Benjamin du côté d'Anne.) Le bruit des appareils et la respiration rauque de Mélodie deviennent sourds, comme relégués à l'arrière plan. Tous trois restent debout, puis, pendant que Baptiste et Laura parlent Benjamin s'assied au bord du lit et approche très lentement sa main d'Anne.)

Voix de Laura :

T'abuses Mélie. C'est pas la saison. Les jours rallongent. Tes Iris te réclament, il faut les tailler. Il fait trop beau pour rester cloîtrer dans une chambre. Bordel, Mélie...

Voix de Baptiste:

...bats-toi ! Qu'est-ce que tu fous ? Tu as déjà raté les premiers flocons des Sakuras. Bientôt nous irons cueillir les cerises et les groseilles, et puis, de nouveau, pleuvront les couleurs de l'automne.

Voix de Laura :

Ne nous abandonne pas Mélie. Tu n'as pas le droit !

(Quand la voix de Laura s'éteint, Le bruit des appareils et de la respiration reprend sa place au premier plan. La chambre est baignée dans une lumière claire. La main de Benjamin se pose sur l'épaule d'Anne. Noir.)

Scène 6 : « Nous Deux »

Anne, Benjamin dans leur appartement

20 juin

On entend le piano, un morceau doux, tendre comme une berceuse. La lumière revient, chaleureuse, sur l'appartement d'Anne et Benjamin. La table et le canapé n'ont pas changé de place depuis le nouvel an. Une bouteille de cidre et deux verres sont sur la table. Yoshi est couché au milieu du canapé sur la couverture. Benjamin est assis au piano, à ses pieds sont étalés pêle-mêle son sac, des dossiers et feuilles de partition volantes, il cesse, un instant de jouer pour griffonner sur du papier à musique, puis rejoue le motif avant de poursuivre en improvisant. Anne entre, un peigne à la main, les cheveux mouillée en bataille. Elle en saisit une mèche et la renifle. Benjamin s'interrompt à nouveau, imperceptiblement, il jette un œil en direction de son amie, puis reporte son attention sur sa partition.

Anne (soupire) :

Trois shampoings et mes cheveux empestent encore l'antiseptique.

Benjamin (*plaquant un petit enchainement d'accords*) :

Tes cheveux sentent le Jasmin d'ici.

Anne (*se peignant*) :

T'étais pas censé voir Marie-Madeleine ?

Benjamin (*prenant des notes*) :

Non. On s'est déjà tout dit. Ce soir je reste à la maison. On va pouvoir dîner pour de vrai, et se regarder un animé. Qu'est-ce que t'en dis ?

Anne :

L'animé, ça me dit bien, mais je n'ai pas vraiment faim.

Benjamin :

En fait, je ne te laisse pas vraiment le choix. (*Anne, relève la tête, surprise.*) J'ai réservé une table au Japonais du coin pour 20h45. Cela nous changera de la cafétéria de l'hôpital.

Anne (*reportant son attention sur ses cheveux*) :

On a gagné à la loterie ?

Benjamin (*se lève et s'approche*) :

Non. Mais j'ai reçu 50 euros pour mes 25 ans.

Anne :

Et toi tu claques tout en un seul dîner ?

Benjamin :

J'avais bien penser m'offrir Zelda Breath of the Wild, mais j'ai pas la Switch. (*Anne secoue la tête d'un air désabusé et passe un grand coup de peigne dans un nœud. Un gémissement lui échappe. Il lui tend la main.*) Laisse-moi faire.

(*Anne lui donne son peigne. Benjamin s'assoit sur le dossier du canapé, les jambes écartées pour se tenir en équilibre et fait signe à sa comparse de prendre place devant lui. Anne s'exécute. Il prend une mèche de cheveux et y glisse le peigne avec délicatesse. Un temps : il démêle un nœud. Anne prend la peluche dans ses bras.*)

Benjamin (*caressant tendrement une mèche entre ses doigts*) :

Ça m'a manqué.

Anne :

Me démêler les cheveux ?... ça t'a manqué ?

Benjamin (*tressant les cheveux d'Anne*) :

Non, enfin... C'est la tendresse qui m'a manqué, prendre soin de l'autre. (*Un court temps.*) Tu savais que Samir s'était déclaré ?

Anne :

Vraiment ? Comment es-tu au fait d'un tel scoop avant moi ?

Benjamin :

Les comédiens ne font jamais attention à leurs musiciens, je rangeais mes affaires quand il a pris Lucie à part pour lui dire « Je t'aime ». Tout simplement. Cela n'a l'air de rien, comme ça, mais, quand-même, il faut le dire. (*Il noue les cheveux d'Anne.*)

Anne :

Ce n'est pas de déclarer ses sentiments à quelqu'un qui demande du courage, c'est de le laisser partir.

Benjamin :

Rien n'est évident quand ça vient du cœur...

Anne (*se levant brusquement, faisant tomber Yoshi, sa voix semble altérée*) :

C'est pourtant pas la mort de dire « Je t'aime » ! C'est, tellement vite dit, de nos jours, que pour certains, c'est même plus vite fait encore. La prochaine fois qu'une envie irrésistible te prend, de dire « je t'aime » à quelqu'un, demande-toi, sérieusement, si tu l'aimes assez fort pour avoir le courage d'accepter de l'aider à mourir comme un être humain. Demande-toi sincèrement, si tu l'aimes assez fort pour accepter de devenir son assassin, plutôt que de le laisser se décomposer vivant. Pèse soigneusement cette question, quelque soit ta réponse, après seulement, tu pourras lui dire « Je t'aime » sans en dénaturer le sens. (*Silence. hébété par cette explosion de colère inattendue, Benjamin ne la quitte pas des yeux. Elle se laisse tomber sur le tabouret du piano.*) Il n'y a plus de Mélodie ! Elle est morte à l'intérieur ! Et pourtant... je n'ai pas pu. J'avais l'oreiller dans les bras. C'était tout simple. J'aurais pu, c'était à ma portée... (*Anne regarde ses mains trembler.*) J'aurais pu...

Benjamin (*avec une fermeté, malgré tout, empreinte d'une grande douceur*) :

« A ta portée » ? Oh, non. Ce n'est pas vrai. Personne. Tu aurais pris cela sur ta conscience alors que même les médecins se préfèrent tortionnaires qu'assassins ? Non, mon ange. Et ce n'est pas le courage qui te manque. (*Benjamin se lève, ramasse Yoshi et le prend dans ses bras. Tout en parlant il vient s'asseoir tout près d'Anne sur le tabouret de Piano, la peluche sur ses genoux.*) Tout au long de cette année, c'est toi, qui m'as appris le courage. A prendre soin d'elle plus que de toi-même, jour après jour, j'ai vu l'empathie t'empoisonner ; je n'avais qu'à te regarder pour suivre l'évolution de l'état de Mélodie. Je ne sais pas ce que je donnerais pour t'entendre rire à nouveau. Je... (*Elle se laisse aller contre son torse, encouragé, il aventure un bras autour de ses épaules.*) Oui. Repose-toi sur moi. Je veillerai sur tes nuits. Demain on ira prendre l'air... On pique-nique aux Buttes Chaumont. Qu'est-ce que t'en dis ? Posés au bord du lac, sous un saule, avec une bouteille de Chardonnat et une belle tarte aux pommes. On emmène Yoshi, ça lui fera une sortie, puis nous, ça nous fait un coussin. (*Anne ne réagit pas.*) Laura prendra sa guitare. Tu sais, demain c'est la fête de la musique ?

Anne :

Et alors ?

Benjamin (*sortant deux billets de sa poche*) :

Alors ! Joe Hisaishi en concert à la philharmonique de Paris, ça ne te dit rien ?

Anne (*ébahie, lisant et relisant les billets*) :

C'est pas vrai !

Benjamin :

« Ah, vous avez souri. Ne dites pas non, vous avez souri. Oh, c'est magnifique. La vie est belle, et vous êtes comme elle, si belle.⁵ » (*Anne rit*) Alors ?

Anne (*le regarde avec un sourire franc*) :

Alors quoi de mieux que la musique pour prendre l'air ?

Benjamin :

Ah ! Victoire ! (*Benjamin se lève et s'approche de la table, il y pose Yoshi et remplit les deux verres.*)

Anne :

On fête quelque chose ?

Benjamin (*donnant un verre plein à sa camarade*) :

Oui, ma chère, notre 1^{er} million de vues.

Anne :

Sans rire ?!

Benjamin :

Sans rire. A ta plume, mon ange. (*Ils trinquent, elle va pour boire.*) Et... A la direction artistique de Samir. (*Ils trinquent de nouveau.*) Et... Aux talents de réalisatrice de Laura. (*Ils trinquent encore.*)

Anne :

Et... A notre formidable compositeur.

(*Benjamin fait une révérence, ils trinquent une dernière fois avant de boire. Anne vide son verre d'une traite sous le regard effaré de son compagnon, et le pose près du clavier. Il ramasse une pochette et en sort un DVD qu'il tend à son amie.*)

Benjamin :

Je pensais te l'offrir à ton anniversaire mais la tentation de le regarder ce soir était trop grande.

Anne (*regardant attentivement le boitier.*) :

C'est le Labyrinthe de Jim Henson ! Avec David Bowie. (*Elle lui saute au coup.*)

Benjamin :

Je suis passé devant. Ça m'a rappelé la 6^e quand on s'ennuyait à mourir en cours d'Anglais et que tu dessinais le Roi des Gobelins dans tes cahiers.

Anne (*surprise et touchée*) :

Tu te rappelles de ça ?

Benjamin :

Oh que oui ! C'est aussi l'époque où tout mon argent de poche passait dans des lentilles de couleurs et du gel pour les cheveux. Pas évident à copier son look.

Anne :

Pourquoi tu faisais ça ?

⁵ Citation de Jaques Prévert dans *Les Enfants du Paradis* de Marcel Carné

Benjamin (*baissant les yeux*) :

Parce que... J'essayais d'attirer ton attention. (*Un court temps elle lit le résumé au dos de la jaquette.*)

Anne :

Tu pensais le mettre ce soir ? En plus de l'animé ?

Benjamin :

Pourquoi pas ? On a tout le week-end... pour une fois.

Anne (*taquine*) :

Et ben. Tu veux pas commencer la trilogie du Seigneur des Anneaux version longue tant qu'on y est ?

Benjamin (*espiègle*) :

Ne tente pas le diable qui est en moi, « mon précccieux ». (*Anne rit*) Ah ! Tant que tu gardes ce sourire, on peut même enchaîner Le Hobbit si tu veux.

Anne :

C'est une semaine qu'il va nous falloir pour nous en remettre. (*Elle prend son verre et se rapproche de la table pour se resservir, avant de s'asseoir dans le canapé. Elle boit.*)

Benjamin (*Farfouillant parmi ses partitions*) :

Mais, je ne demande pas mieux. (*Exhibant une très grosse liasse de feuilles.*) Regarde-moi ça, toute la pièce de mon psychopathe et la seule indication à laquelle j'ai eu droit pour sa création musicale... Ah : (*lisant*) « Tu n'as qu'à penser très fort à la couleur jaune, et coucher sur la portée les notes que ça t'inspire. »

Anne (*étouffant un éclat de rire, elle tousse*) :

Il t'a confondu avec le costumier de Novarina⁶. (*Benjamin pouffe.*) Méfie-toi, ses prochaines commandes seront cyan et magenta.

Benjamin :

J'aurais préféré, au moins cyan ça pouvait s'accorder à un blues, ou Magenta à un hard-rock bien vénère mais là, jaune... (*Petit rire étouffé d'Anne*) jaune quoi ! La couleur qui, par excellence, ne ressemble à rien.

Anne :

Non mais, soyons sérieux une minute. (*elle se sert encore*) Il a précisé quelle nuance de jaune ?

Benjamin (*riant*) :

Sérieux ?!

Anne :

Non mais, le jaune canari n'est pas le jaune jonquille, ou le jaune citron, ou Simpson, ou... Ou cocu...

Benjamin :

C'est ça, moque-toi. N'empêche que sur le moment, moi, ça ne me faisait pas rire.

Anne (*vidant son verre*) :

⁶ Allusion aux costumes et décors du Vrai Sang de Valère Novarina, qui étaient tous de couleurs primaires

Bah, c'est bien dommage : il t'aurait suffi d'harmoniser pour coller pile poil à la consigne.

(Anne se met à imiter des vocalises en faisant semblant de rire, Benjamin la regarde en jubilant. Elle est progressivement gagnée par le fou rire et se laisse glisser du canapé à terre.)

Benjamin *(se penchant vers elle)* :

Euh... Tout va bien ?

Anne *(entre deux éclats de rire)* :

Ouiiiiiiii. C'est fou ce que ça fait du bien. *(Le fou-rire se calme.)*

Benjamin :

Sérieusement, je ne sais pas quoi en faire. C'est le genre de défi qu'on aurait pu se lancer tous les deux, pour le plaisir de l'exercice, mais là...

Anne :

Sans être de mauvaise foi, le jaune c'est plutôt associé à la joie. A mon avis ce qu'il attend c'est un morceau assez basique : une tonalité majeure, en 4/4 avec une noire à 120 et des valeurs brèves pour donner une impression de dynamisme. *(Anne se lève et s'approche du piano)* Une tonalité, Maestro ?

Benjamin :

Do Majeur. *(Anne joue l'accord, la gamme, et les tons voisins)* Restons basiques, commence par le Do *(Bâtant la mesure, Anne joue l'accord de Do, Sur le 1^{er} temps de la 2^e mesure, la main gauche de Benjamin vient plaquer un Fa. Sur le 1^{er} temps de la mesure suivante, Anne plaque un Ré mineur, puis un Sol7 sur le 3^e temps, alors Benjamin pose un Ré mineur sur le 4^e, puis un Mi mineur suivi d'un Sol7 sur le 1^{er} temps suivant. Anne aurait bien ajouté un Do sur le 1^{er} temps suivant mais s'emmêlant les doigts, le dernier accord dissonna avec la rythmique. Tous deux se mirent à rire.)*

Benjamin :

Oh lala, la catastrophe. *(consultant son téléphone)* Ah, c'est l'heure d'aller diner.

Anne :

Oh... On continuera tout à l'heure ?

Benjamin *(allant chercher leurs gilets, et aidant Anne à passer le sien)* :

Euh... Si ça t'ennuie pas j'aimerais mieux regarder un truc sympa qui prend pas la tête en pyjama avec un chocolat chaud et du pop-corn. Tu vois ? Le mode week-end.

(Sourire complice. En sortant, Benjamin pose, instinctivement, une main sur l'épaule d'Anne. Elle actionne l'interrupteur. Noir.)

Scène 7 : « As The World Falls Down »

Anne, Benjamin dans leur appartement

21 juin

Minuit. L'appartement d'Anne et Benjamin est plongé dans la pénombre. Seule la lumière de la télévision éclaire la pièce. On entend, assez bas mais distinctement, les dialogues et la bande originale de Labyrinthe de Jim Henson. Anne est assise par terre emmitouflée dans la couverture, Yoshi fermement serré contre son cœur. Son regard est perdu loin devant elle, absorbé par les images de ce film qu'elle connaît par cœur. Un temps. Benjamin entre à jardin, en fond de scène. Il s'approche avec précaution de sa colocataire, une tasse de chocolat chaud à chaque main. Arrivé à sa hauteur, il s'assoit près d'elle en silence et commence, lui aussi, à regarder le film. Benjamin pose une des deux tasses près d'Anne et la seconde devant lui. Un temps. Elle ramasse la tasse, lui adressant un signe de tête pour le remercier et prend une gorgée de chocolat. Ils se replongent dans l'action du film. Un temps, tous deux restent prostrés dans leur contemplation morose de l'écran. Anne se redresse, se dégageant de la couverture pour la partager avec Benjamin. Les voici emmitouflés l'un contre l'autre, Yoshi sur leurs genoux. Un temps de contemplation où les deux jeunes gens caressent machinalement la peluche. Hésitant, le pianiste hasarde sa main sur l'épaule de son amie. Anne, vient poser sa tête sur l'épaule de Benjamin, qui lui caresse timidement le bras. Un temps, Attendrie, elle aventure une de ses mains sur le genou de son colocataire. Il lui embrasse le sommet du crâne puis y pose sa joue en resserrant son étreinte. Un long temps. Anne se détache légèrement pour boire une nouvelle gorgée de chocolat. Benjamin la laisse faire tout en la regardant intensément. S'en apercevant elle se tourne vers lui. Avec un sourire il pose son pouce sur sa lèvre supérieur pour en essuyer un peu de chocolat et de lait. Anne, à son tour, porte sa main à ses lèvres pour en enlever toute trace de gourmandise, tandis que, la main qui, quelques minutes plus tôt, lui caressait l'épaule se pose sur sa nuque. Elle réprime un frisson. Benjamin se penche vers elle. Leurs lèvres s'effleurent, d'abord avec une hésitation fébrile, puis enhardis par l'audace, ils s'embrassent langoureusement, plusieurs fois. Saisis par une envie irrépressible de se rapprocher et de s'enlacer, ils se redressent faisant tomber Yoshi, qui reste là, seul à regarder le film, couché par terre. Anne et Benjamin s'enlacent, se caressent, s'embrassent, s'emmitouflant d'avantage dans la couverture. Dans la lumière bleue de l'écran se découpent leurs silhouettes de plus en plus difficiles à dissocier à mesure que leur étreinte se resserre. Toujours aussi distinctement, on entend les dialogues et la bande originale du film accompagnés par moments de quelques gémissements de bien être. Leurs caresses se font de plus en plus pressantes. Ils finissent par s'étendre sur le sol pour faire l'amour. Benjamin constellant frénétiquement de baisers le corps offert de sa compagne. A mesure que leurs ébats se font plus pressant la lumière et la bande son se perdent.

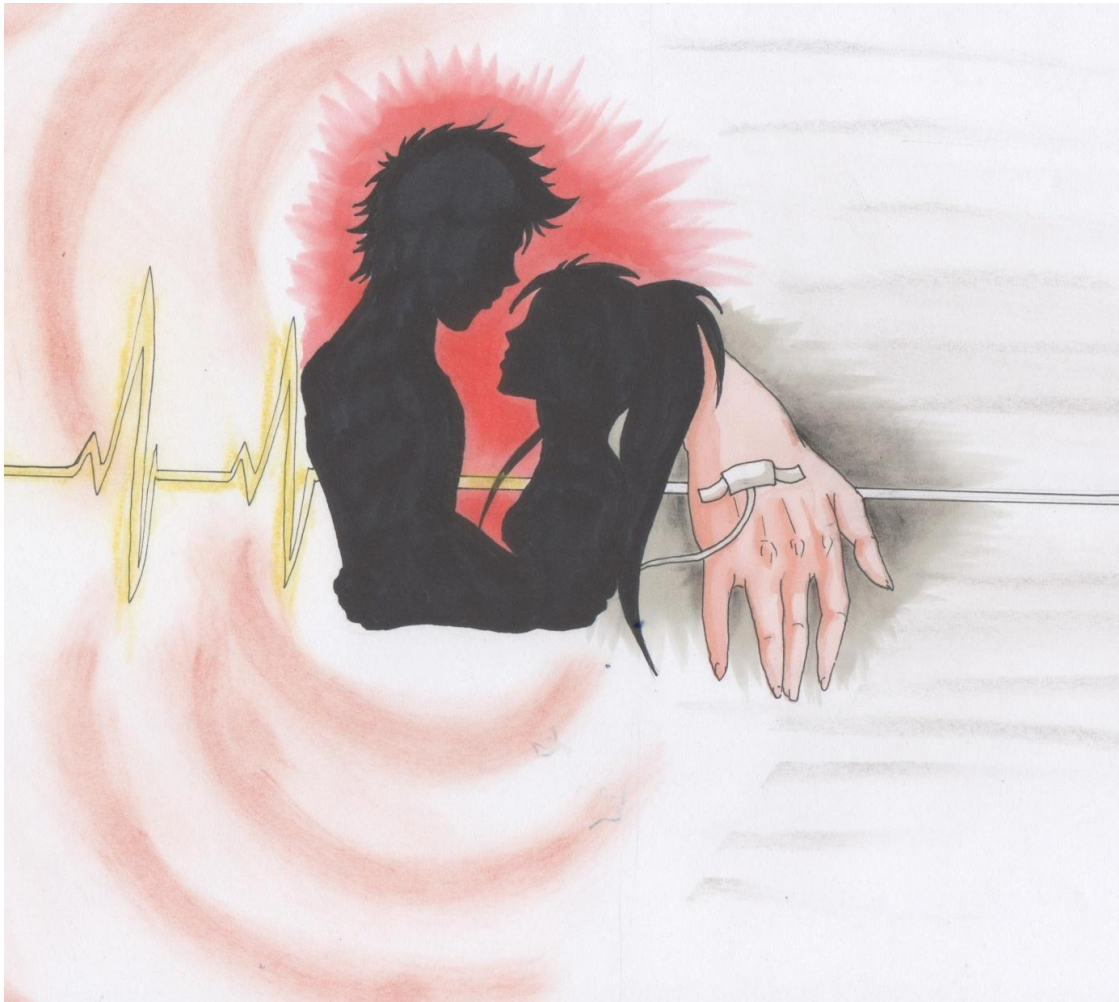
Noir.

La musique laisse doucement la place à un bruit d'électrocardiogramme alors que les ombres s'ébattent encore. Les gémissements se dissipent, puis, le bip binaire de l'appareil. Silence. Plus de battement de cœurs, plus de gémissement, plus d'électrocardiogramme, plus rien. Dans le noir on entend la tonalité d'un téléphone qui sonne dans le vide puis la voix blanche du répondeur résonne. A sa suite celle désolée et compatissante d'une infirmière se fait entendre à son tour, presque hésitante.

Voix du répondeur :

« Message reçu samedi 21 juin à 05h08 : Mademoiselle Sinclair, Bonjour, ici le service de cancérologie de l'hôpital Henri Mondor. Je suis au regret de vous informer que votre cousine, Mademoiselle Mélodie Sinclair est décédée paisiblement cette nuit dans son sommeil. Croyez bien que nous compatissons à votre douleur. Le médecin sera présent toute la matinée pour vous accompagner dans les démarches à suivre. Nous vous prions de bien vouloir venir récupérer ses affaires aussi vite que possible. Bonne journée à vous et encore toutes nos condoléances. »

On distingue le bruit d'un téléphone que l'on raccroche et de nouveau le silence habite le noir.



Mouvement IV : Lullaby of Birdland



Scène 8 : « Ne chantez pas la mort »

Anne, Benjamin, Baptiste, puis Anne, Laura dans la chambre d'hôpital de Mélodie

21 juin

10h20. La lumière chaude d'un matin d'été éclaire la chambre d'hôpital de Mélodie. Dans le lit blanc, le drap recouvre jusqu'à la tête, le corps déformé de la jeune fille décédée. À jardin un sac poubelle trône sur le fauteuil. Benjamin serre Anne dans ses bras, Baptiste blotti contre eux. Ils se serrent très fort les uns contre les autres, se réconfortant mutuellement, par moment, un petit reniflement discret vient troubler le silence. Baptiste se redresse et adresse un regard à Benjamin. Les deux hommes se regardent. Un temps.

Baptiste (d'une voix rauque et mal assurée) :

Je, je m'disais... enfin... peut-être que... Anne voudrait peut-être... enfin, tu vois...

(Benjamin regarde sa compagne, puis Baptiste, l'air un peu perdu, il hausse les épaules. Les deux hommes reportent leur attention sur leur amie)

Benjamin :

Anne ?... Est-ce que... Tu voudrais qu'on te laisse seule... avec elle ?

(Anne hausse les épaules, elle semble absente. Les deux hommes se regardent, hésitant sur l'attitude à adopter.)

Baptiste (passe ses bras autour des épaules d'Anne.) :

Est-ce que tu préfères qu'on reste ?

(De nouveau, la jeune femme hausse les épaules et fait « non » de la tête, un temps, les deux hommes s'interrogent du regard, aucun d'eux ne veut abandonner la jeune femme, mais l'atmosphère de cette chambre leur devient de plus en plus insupportable.)

Benjamin :

J'ai mal au cœur, faut que je mange quelque chose.

Baptiste (À Anne) :

On va aller faire un tour à la cafétéria. Tu veux venir avec nous ? *(Anne hoche négativement la tête.)*

Benjamin (caressant la joue de sa compagne) :

Tu es sûre ? On n'a rien mangé depuis hier soir, ça te ferait du bien...

(Elle le regarde, lui sourit, hoche négativement la tête en prenant sa main. Elle la serre puis la lâche. Les deux hommes se regardent, partageant une cruelle sensation d'impuissance.)

Baptiste :

On revient vite.

(Elle acquiesce. Benjamin l'embrasse sur le front, puis les deux hommes sortent, non sans un petit regard en arrière. Anne est seule, elle regarde autour d'elle, le corps froid et sans vie de sa cousine, la fenêtre, le sac poubelle sur la chaise... Elle se redresse, prenant une profonde inspiration. Son visage semble apaisé. Le regard enraciné au visage de sa cousine, l'esquisse très légère d'un sourire se dessine sur ses lèvres. Elle respire les yeux fermés, son corps se balance doucement, on entend, lointaines les notes de l'introduction de Youkali de Kurt Weils, que Benjamin jouait quelque mois plus

tôt. Comme perdue dans ses pensées, elle commence à chanter le second couplet. Un temps. Laura entre, essoufflée, le visage défait. La mélodie s'enraille dans la gorge d'Anne qui se tait. Laura s'approche.)

Laura :

Oh Anne ! j'ai couru ici dès que j'ai reçu le message de Baptiste, et cet abruti de métro qui a eu un problème, il choisit encore bien son moment celui-là, j'étais en rage d'être si loin dans un moment pareil, « Au moins elle est avec Baptiste et Benjamin » j'me disais, et voilà que je les croise en bas, non mais sérieux !, dans un moment pareil, et l'ascenseur qui mettait deux plombs à arriver, alors j'prends l'escalier, et en courant dans le couloir – ils n'en finissent pas ces couloirs ! – je me dit « non, pas toute seule, pas comme ça, ils n'auraient pas... » et... je suppose... c'est toi n'est-ce pas ? c'est toi qui leur a demandé : tu voulais être seule, c'est ça ? oui, sans doute et je suis importune, biensur. Anne, oh Anne. Je... je suis tellement... tellement... *(Elle serre Anne dans ses bras, cette dernière se raidit et écarte gentiment mais fermement sa camarade)* Oh pardon, oui, je... je comprends... je serai dans le couloir si...

Anne *(s'agrippant au bras de Laura) :*

Non. Reste !

Laura :

Tu es sûre ? *(Anne hausse les épaules. Elle soupire.)*

Anne *(souriant) :*

Ne le prend pas mal, Laura, c'est les étreintes, les embrassades... là, je... *(Geste vif de « ras le bol »)*

Laura :

Oui, je comprends, tu dois te sentir sale, agressée de compassion. Oui, je connais. Je connais bien... Je les ai vu, en bas, l'attroupement du soutien. Je suppose qu'ils y sont tous allés de leurs platitudes convenues du genre : « si tu as besoin de quoi que ce soit... », et dans quelque mois, la coda de toutes ces simagrées sera d'une pauvreté telle que j'aurais pu la composer moi-même.

Anne *(s'assoit sur le rebord du lit.) :*

Non. Ils se rassurent. Ils ont trop de peine pour imaginer qu'ils me blessent.

Laura :

Ou s'en préoccuper... A l'enterrement de mon grand-père, si cela n'avait tenu qu'à moi, je leur aurais éclaté la tête contre un mur. Tous. De telles gueules de poissons crevés même de circonstance, ça blesserait n'importe qui... C'est horripilant : tous ces proches lointains qu'il serait mal vu d'envoyer balader. Alors que leur présence n'est qu'écrasement. Leur seul regard t'oblige à donner ta peine en spectacle, dignement, bien sûr. Alors tu te tiens, creusant le sol du regard sous leurs pieds de condoléants, falsifiant un sourire en attendant que ça se passe. Et toi qui voudrais juste pouvoir t'effondrer, sans pudeur, dans les bras d'une personne, une seule. La seule à qui tu ne peux pas en demander autant : trop mal venu... *(Anne la regarde en souriant.)* Oui, je sais ...

Anne :

Je n'ai rien dit.

Laura :

Non, pour sûr. Tu ne dis jamais rien. Toi, tu écris, c'est plus facile.

Anne :

Non. Plus sincère.

(Laura va pour s'asseoir sur le fauteuil. Pour la première fois depuis son irruption dans la pièce, elle voit le sac poubelle. Surprise, cette vision la coupe dans son élan.)

Laura :

C'est quoi ça ? *(Anne fait signe qu'elle l'ignore. Laura amorce un geste interrogatif pour l'ouvrir. Anne acquiesce. Laura ouvre le sac et en sort un chemisier de femme et un pantalon de pyjama. Un temps de silence, consternées les deux jeunes femmes contemplant les vêtements. Laura retourne le sac, plusieurs vêtements et sous-vêtements de jeune fille s'éparpillent par terre. Anne se lève et s'approche. Laura s'agenouille pour les ramasser et les replier.)* C'est pas vrai ! Alors c'est ça. La mort c'est ça ! On bazarde toute une existence à la poubelle ! Laquelle d'ailleurs ? Ça se recycle, ce qu'on balance à la poubelle de l'existence ?... Mais de quel droit ! Qui leur a permis ?... ! ... Qui peut se permettre de bazarder quelqu'un à la poubelle ?! Non mais sans déconner ! *(Anne ramasse un pull. Laura baisse la tête prenant une profonde inspiration pour se calmer)* Pardon. Je voulais pas... *(Anne s'écarte le pull à la main)* Je suis désolée. Faut croire qu'y a pas de maturité à gagner sur l'émotion. C'est tout moi. Piquer une colère, quelle parade ! C'est facile. Tellement plus facile que de reconnaître la blessure. C'est vain. Mais ça soulage... « Et tu ne me dis rien. Tu ne dis jamais rien. *(Citant Ferré, comme pour concrétiser sa pensée)* Mais tu luis dans mon cœur comme luit cette étoile. Avec ses feux perdus dans de lointains chemins... »⁷ Ouai. Ça... tu es loin, Anne. Tu contemples un infini qui n'appartient qu'à toi. Ces temps-ci plus qu'à l'ordinaire, tu es loin. Je donnerais cher pour savoir à quoi tu penses, à mille lieux d'ici et de toi-même.

(Un long temps : Anne contemple le pull, Laura a abandonné l'idée d'une réponse et continue de plier soigneusement les vêtements de Mélodie. Soudain Anne rompt le silence.)

Anne (sur un souffle) :

Je pense à Benjamin. *(Surprise, Laura relève la tête vers son amie.)* Tu te rappelles le nouvel an ? Déjà, c'est loin. Ça a presque l'air d'appartenir à un autre espace temps. Loin, et pourtant gravé là, chaque seconde, comme dans le marbre. Tu te rappelles ce morceau qu'il jouait ? J'étais si heureuse de l'entendre. C'est toujours magique la première écoute, pour qui se laisse émerveiller. *(Sourire)* Pour ceux qui ne disent rien, qui savent s'abandonner à n'être qu'écoute, les yeux fermés. Je pense à Benjamin, à son regard perdu au lointain... Je pense au plancher sur lequel j'étais couchée, à cette mélodie qui tournait. Cette nuit, vous, ce petit bonheur sans lendemain, c'est l'instant dont j'avais besoin pour me ressourcer. *(Elle se tourne vers le corps.)* C'est monstrueux, ce qui grandit en moi. Je le vois, le sac poubelle, je le vois, le corps informe, inerte, là, elle est là, la mort, sous mes yeux, palpable. Mais, c'est plus fort que moi. Je pense à Benjamin, son visage, ses mains, ce plancher où je me recroquevillais en l'écoutant ... j'y pense, c'est... comme un refuge. Et plus je la regarde et plus je songe à ce plancher, à la douceur de ses lattes contre ma joue, à ses rainures dans lesquels je voulais me fondre, faire corps, m'enraciner, y enraciner le temps, cette nuit. Que tout s'arrête là. Et couchée là, juste l'écouter à tout jamais. « Oh nuit, rends moi tes mensonges ». *(A mesure qu'elle parle sa voix semble de plus en plus abîmée.)* J'entendais jusqu'à la caresse de ses doigts sur les touches. C'est plus fort que moi, cette musique elle tourne dans ma tête avec son visage avec ce besoin que j'ai de sa présence, de sa voix, de sa peau,... Plus j'y pense, plus je me sens bien. *(Montrant Mélodie d'un geste fébrile)* Je regarde « ça » et je me sens bien. Mais qu'est ce qui colle pas chez moi ? *(elle rit nerveusement, puis son regard se fixe sur le corps inerte.)* En bas, ils attendent que je fasse mes

⁷ Citation de la chanson *Tu ne dis jamais Rien* de Léo Ferré

adieux, à « ça ». Comme si ça m'écoutait, ça n'a pas de sens. Ça ne m'entend même plus. Je peux pas. Les mots ne sortent pas. Il n'y a que la voix qui sort. Je n'ai rien dit, j'ai chanté. J'aurais jamais cru, mais ça m'a fait un bien... Je me suis sentie respirer pour la première fois depuis des mois. Je chantais, ça m'a échappé... La chaleur du soleil dans mon dos, c'était comme un corps. Il me hante. Je pouvais presque sentir le spectre de son corps contre le mien. J'étais là, abandonnée à l'ombre de ses bras tendres et forts. J'ai le fantôme de cette soirée qui me tourne comme un refuge. *(Un temps.)* C'est monstrueux, Laura, je suis heureuse. Je suis soulagée. C'est fini. C'est, enfin, fini. Elle est délivrée, définitivement. Regarde-la. Tu vois, comme elle est paisible. L'angoisse, la souffrance, c'est fini. Plus jamais. Cela faisait plus d'un an que je n'avais pas vu son visage aussi serein, aussi détendu. Elle est morte, enfin, elle est définitivement apaisée. Bon Dieu ! Cela se fête !

Laura :

Oui. C'est tout elle : avoir attendu de voir le soleil à son zénith pour s'en aller. C'est beau, que sa mort lui ressemble, un peu. Et le voici, le jour le plus long. Ce jour ou la nuit est si courte qu'elle n'a aucun sens. Qui irait fermer l'œil au soir d'un 21 juin quand tant de musiques se jouent ici, ou là, partout.

Anne *(avec un enthousiasme croissant) :*

Oui, aujourd'hui c'est jour de fête. Et nous en serons, tous les quatre, comme au lycée. Ce soir on sort en lycéens ! Paris n'appartient qu'à nous ! Partons à la conquête de sa nuit. Nous contemplerons la tour Eiffel pourfendre l'obscurité. La Seine nous renverra nos grimaces. Nous irons chercher la musique où qu'elle se trouve ! Et si on ne la trouve pas, on la convoquera ! On chantera, et on dansera, et on boira, et on rira et du parvis du Sacré Cœur baigné dans la lumière de la lune, nos cris de joie crèveront le ciel. Et des remparts de Montmartre à la fontaine Saint-Michel, nous arpenterons la nuit, jusqu'aux premières lueurs du matin, jusqu'à ce que nos jambes nous rentrent dans le corps de fatigue. Et là, nous irons rêver sur les quais pour voir l'aube repeindre la Seine. Il paraît que, dans la brume des toutes premières heures du jour, avant que les voitures n'envahissent les rues, Paris sent les croissants et le pain tout chaud. Je veux voir si c'est vrai. *(Sur le ton de la confidence.)* Non. Je ne me laisserai pas abattre. J'aurai le dernier mot. Et quand nous la porterons en terre, que ce cauchemar prendra fin, je veux ne garder en mémoire qu'un inénarrable jour de fête !...

(Elles se dévisagent. Des rires leur échappent, qui pourraient ressembler à des pleurs, elles s'étreignent avec émotion. Bascule lumière. Noire sur la chambre de Mélodie. Les rires se perdent dans l'obscurité.)

Scène 9 : « Que Serais-Je Sans Toi »

Benjamin et Baptiste à la cafétéria de l'hôpital, rejoints par Anne et Laura

21 juin

La cafétéria de l'hôpital. La lumière blanche artificielle est vive, presque agressive. Benjamin et Baptiste sont assis autour d'une petite table chacun devant un gobelet en plastique, un petit sachet de viennoiseries au milieu d'eux. Benjamin, les bras croisés sur la table fixe son gobelet vide. Baptiste est accoudé à sa chaise et garde sur son camarade un œil attentif. L'ambiance est morose, tous deux semblent fébriles et comme anesthésiés.

Baptiste :

Ça va mieux ?

Benjamin :

Oui. J'avais besoin de sucre.

Baptiste :

Tu m'as fais peur. J'ai vu arriver le moment où t'allais tomber dans les pommes.

Benjamin :

Quand-même pas.

Baptiste :

Si Benji, t'étais tout blanc... C'était l'émotion ?

Benjamin :

Je sais pas. Non... Je ressens rien. Aucune peine. Aucune tristesse. Même pas de soulagement. Le pur néant. Jamais. Jamais je ne me suis senti aussi vide : comme si mon âme n'habitait plus mon corps... Mais, c'est terrifiant. J'ai toujours été hypersensible. Et là, rien. Rien hormis ce glaçon au fond de la poitrine et cette nausée constante... *(Benjamin fait une grimace et détourne le regard. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise, en soupirant, une main sur le thorax.)*

Baptiste :

Tu as encore envie de vomir ? *(le pianiste incline la tête dans un geste vague.)*

Benjamin :

Pas vraiment, mais c'est pas loin... *(Les yeux dans le vide)* J'me sens tout désaccordé. Je comprends pas. Ma sensibilité a toujours été à fleur de peau. Je suis émotif. C'est ma nature. Ce « rien » je ne m'y reconnais pas. Ce n'est pas moi. Depuis tout petit mon cœur est un livre grand ouvert qui bat et qui saigne aux quatre vents. Je suis un homme émotif. Alors, pourquoi là... Mais Bordel ! C'est Mélodie, j'ai grandi avec elle, je jouais avec elle, j'allais à l'école avec elle, toutes mes vacances je les ai passées à Cherbourg avec elle. On jouait au débarquement de Normandie dans les ruines des bunkers sur le chemin de douane qui bordait la côte... C'est pas possible ! Ça ne peut pas me laisser de marbre ! C'est pas humain !

Baptiste :

« Rien », ce n'est pas l'impression que tu donnes. On est plus proche du burn-out émotionnel que du vide sidéral. Heureusement que je te soutenais, t'en a tellement gros au fond du cœur que ça déborde sur le reste du corps. Mais ça me rassure de t'entendre. Je n'en mène pas large, moi non plus. Ce matin, j'étais là quand... C'est moi qui ai appelé les infirmières. J'étais là, je lui tenais la main, elle était toute moite, son regard vide exorbité, et... Jamais je ne m'étais senti aussi seul. Jamais je ne m'étais senti aussi impuissant. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force d'affronter ça mais je suis content de l'avoir trouvée. C'est fou. Personne ne peut jurer de ses propres limites tant qu'il n'y est pas confronté. Plus jamais. De ma vie, je ne veux plus jamais éprouver une telle solitude. Je suis tellement soulagé qu'on ait traversé ça tous les quatre. Qu'on ait été ensemble du début à la fin. Pour moi c'est ça le plus important. Qu'on soit ensemble. Toujours. Je veux vous sentir, tous, près de moi pour le meilleur et pour le pire. Jusqu'à ce que la mort nous sépare. *(Benjamin esquisse un sourire.)* Non, je suis très sérieux. L'amitié, la vraie, c'est quoi, sinon une belle histoire d'amour à grande échelle ?

Benjamin :

Mais, je te prends très au sérieux, Baptiste. C'est toi qui a les mots justes depuis le début. Abimé. C'est, le mot juste. Cet endroit abime tout. Et pourtant... *(Benjamin semble hésiter)*

Baptiste :

Pourtant ?

Benjamin (*sourire gêné*) :

L'être humain est vraiment un monstre merveilleux... Il y a ce désir vertigineux, qui m'a pris d'un coup, un, un besoin plus qu'un désir. Dououreux, comme un état de manque. Besoin de me réfugier dans les bras de la femme que j'aime, lui faire l'amour, m'abandonner en elle, m'enivrer d'elle, son parfum, son regard, sa voix, sa peau, jusqu'à ne plus tenir debout. Et puis sombrer, ensemble, enlacés dans un sommeil mensongé... (*Les deux jeunes gens se dévisagent. Benjamin détourne le regard.*) C'était déplacé, pardon, j'aurais pas du dire ça.

Baptiste :

Non, non, mais... Ba... C'est plutôt à Marie-Madeleine que tu devrais dire ça.

Benjamin :

C'est fini avec elle. J'en ai eu ras le bol de sa jalousie infantile. Mon amie d'enfance est en train de mourir à l'hôpital dans des souffrances dont elle n'a même pas l'ombre d'une idée et elle me fait une scène pour un quart d'heure de retard à un dîner aux chandelles.

Baptiste:

Ça, ce n'est pas d'aujourd'hui. Franchement. Qu'est-ce que tu faisais avec elle ?

Benjamin :

Je crois que,... je passais le temps qui nous séparait, Anne et moi. (*Il sourit*) C'est marrant d'aussi loin que je me souviens je reviens toujours à Anne. « Ma Lumière du Jour ». Elle me hante...

Baptiste :

Elle t'aime. (*Ils se dévisagent intensément.*) Benjamin, tu n'es pas dupe ? Ça se voit. Jusque dans sa façon de t'écouter. Et toi, si tu te voyais la regarder... Tu sais quoi ? Vous me faites penser à cette chanson de Jacques Brel sur les Vieux Amants, toute leur vie, ils se sont voués l'un à l'autre avec tout ce que ça implique d'orages, d'attentes, de déceptions, de tromperies... et malgré tout, cet « Eternel Retour » à l'autre. Ta « lumière du jour », elle n'a jamais cessé de l'être.

Benjamin (*à mie voix, sourire lointain*) :

Non, jamais. Hier soir, on a fait l'amour. (*Baptiste reste pantois, interloqué par cette confidence si soudaine.*) Je suis passé la chercher à l'hôpital. Ce n'était pas un « p'tit coup vite fait », pour le sport. Non. On a fait l'amour, vraiment, on s'est donné, abandonné. Comme ça, sans y penser, sans rien dire. Une évidence. Nos deux corps s'appelaient, nos peines voulaient faire corps. Un besoin soudain, irrésistible, de prendre soin d'elle. Déjà, dans cette chambre incolore, qui puait l'antiseptique et la morphine, alors que je regardais le visage défait de Mélodie, je pouvais sentir son parfum, toujours le même depuis le lycée. L'odeur de mon premier amour d'homme. Nous étions seuls, tous les deux. Debout près d'elle, cette envie, ce besoin montait en moi, d'enfourer mon visage dans ses cheveux, de la serrer dans mes bras, la respirer de tout mon corps. Comme avant. Chaque pore de ma peau la réclamait. Nous brûlions d'un même feu de détresse. Et là, à l'appart, on a fait l'amour, comme une évidence. Comme une prière à cette jeunesse qui nous délaisse tout doucement. Un quart de siècle, c'est jeune pour enterrer les copains. On a fait l'amour comme une nécessité absolue de se sentir vivant. Et ce matin, malgré le message de l'hôpital, malgré le corps inerte de Mélodie là-haut, je sens encore combien ma peau est empreinte de la sienne. Ça me brûle. Je l'aime. Oui. Elle et moi, c'est une évidence.

(Un court temps de silence s'installe entre les deux hommes. Laura et Anne entrent dans la lumière et s'avancent vers eux. Les apercevant, Benjamin se lève. Il tend sa main à Anne pour la faire asseoir

dans le siège qu'il vient de quitter. Elle s'installe sans lâcher la main de son amant. Benjamin s'affaisse sur l'accoudoir du fauteuil, tout près d'elle.)

Anne :

Ça va Benjamin ? Tu es tout blanc.

Benjamin (*déposant un baiser sur sa main*) :

T'inquiète. C'est passé. (*Elle avance sa main vers son front.*)

Baptiste :

Y a encore du monde là-haut ?

Laura (*attrapant une viennoiserie dans le sachet*) :

Les grands-parents. Ils ne vont pas tarder à la descendre à la morgue, si vous voulez la voir une dernière fois dans un vrai lit...

Baptiste et Benjamin (*d'une même voix*) :

Non. Ça ira. (*Un court temps morose.*)

Laura :

Bon... Et maintenant ?

Baptiste (*consultant sa montre*) :

Quentin ne devrait plus tarder. Anne ? Est-ce que... Nous j'imagine qu'on va rester ensemble mais... Toi, peut être que tu préfères rester en famille ?

Anne (*regardant les membres de sa famille attablés non loin*) :

Non... Je préfère pas. Là, j'ai besoin d'être, moi, sans filtre, sans gants, sans fausse pudeur. Je suis trop fatiguée pour faire semblant. (*Regardant Benjamin.*) Et puis, vous, ça sort pas de la famille. (*Il lui passe la main dans les cheveux. Elle vient appuyer sa tête contre sa cuisse.*)

Laura (*regardant Anne et Benjamin*) :

On pourrait profiter d'être tous les cinq pour choisir nos robes de demoiselles d'honneur (*S'accoudant sur l'épaule de Baptiste*) comme ça, ces messieurs pourront nous donner leur avis.

Benjamin :

Tiens, en parlant du mariage. Tu nous as toujours pas dit où vous comptiez passer la lune-de-miel.

Baptiste (*rougissant*) :

On voulait faire un petit tour des côtes normandes, la Baie du Mont-Saint-Michel, les plages du débarquement : Quentin tient à voir de ses propres yeux le mannequin pendu au clocher de Sainte-Mère-l'Eglise. Et puis bien sûr : Etretat, Le Havre, Grandville, Cherbourg, on aimerait beaucoup voir le fort où vous avez tourné le dernier épisode.

Laura (*Regard interrogateur vers Anne*) :

C'est une propriété privée, pas sûr qu'on puisse visiter, comme ça.

Anne :

Non. Mais, vous pouvez contourner le domaine par le chemin de douane, ce sont de vieilles fortification envahies par le lierre qui bordent la falaise d'un côté et les prairies de l'autre. L'océan à tes pieds et les sentiers sauvages à perte de vue. Et ces étranges stalagmites rocheux qui se dressent au milieu des vagues, comme si les pierres arrachées à la falaise avaient germé du fond des eaux. Ça enivre l'imaginaire.

Benjamin :

A marée basse, on peut s'y rendre à pied, y ramasser des galets pour les peindre. (*Anne et Benjamin échangent un regard.*) Et si vous empruntez le chemin des douaniers, prenez garde aux ronces, le lierre s'y bat avec les muriers sauvages.

Laura :

Tien, l'expérience qui parle. Vu la gourmandise de Quentin tu vas pouvoir jouer les infirmiers. (*Petit rire complice.*) Mais franchement je suis déçue. Pour une lune de miel, les falaises de Normandie, on fait plus romantique. Quitte à mettre cher dans un hôtel ou un billet de train, autant voir Venise.

Baptiste :

Oh, mais c'est prévu, je nous ai même organisé toute une journée à Murano. Et Quentin s'est laissé convaincre de passer une semaine à Florence.

Benjamin :

Pourquoi ! Il ne voulait pas y aller ?

Baptiste :

Non. Il a peur du Syndrome de Stendhal. (*Anne et Laura pouffent de rire.*) Non je vous jure c'est une maladie qui existe. (*Le rire est contagieux : Benjamin a du mal à se retenir de rire. Le sourire finit même par gagner Baptiste.*) Non mais, je vous jure que c'est vrai.

Benjamin (*reprenant empire sur lui-même*) :

Du calme, on nous regarde. (*Le fou-rire se calme.*) Vous vous êtes accordés les deux mois ?

Baptiste :

Oui. On passera juste la dernière semaine d'août sur Paris avant la rentrée. Après je ne remonterai plus que pour les vacances de Noël et la Manga expo de février. Faudrait qu'on s'organise pour y aller tous ensemble, comme au lycée.

Laura :

Oui, il faut préserver les grandes traditions. Cette année nouvel an et Paris-Manga tous les 5 !

Benjamin (*à Anne*) :

Ça tombe bien, Yoshi m'a réclamé un petit frère.

Anne :

Yoshi ?

Benjamin :

Si c'est vrai, il s'ennuie, l'autre soir il pleurait de solitude. On pourrait lui adopter un petit frère. Je suis sûr qu'il s'entendrait très bien avec Totoro. Non ? Un beau Totoro, bien pelucheux.

Anne (*à Benjamin riant*) :

Bon ça va, j'ai compris. Mais, dis-moi, (*l'attirant à elle d'un air malicieux*) si on fait la Manga expo, tu ressortirais ton gel et tes lentilles de couleur ?

Benjamin (*surpris, dévisageant sa compagne*) :

Tu veux que j'me cos-playe en roi des Gobelins ?

Anne (*les yeux brillants de malice*) :

Oh ! J'adorerais ! (*Elle se redresse pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.*)

Benjamin (*à Anne*) :

Dieu, que la nuit est longue à venir mon doux cœur.

(Tous deux s'embrassent langoureusement. Ce que voyant, Laura envoie un grand coup de coude à Baptiste, et lui montre le jeune couple du doigt. Baptiste acquiesce tout en adressant un grand sourire à Laura. Les deux complices se serrent la main. Les deux amants reviennent à la réalité.)

Benjamin (à tous) :

Bon, en attendant l'heure du concert, si on allait miamiamer un truc au soleil ?

Baptiste :

Alors on va quand même voir Hisaishi, ce soir ? *(Les autres acquiescent.)*

Laura :

Pourquoi ? T'as mieux à proposer ?

Baptiste :

Non, non. C'est très bien. Tant mieux. C'est vrai qu'il y a quelque chose de salvateur dans la musique.

Benjamin :

Et puis, tous ensemble, la nuit promet d'être belle.

Laura *(trépignant)* :

Oui. Allons fêter la délivrance de Mélodie. *(Ils se lèvent tous.)*

Baptiste *(ramassant le paquet de viennoiseries.)* :

Quelqu'un veut le dernier pain au chocolat ?

(Anne avance sa main pour le prendre mais voyant le logo de l'hôpital sur le sac elle le rend à Baptiste avec une grimace de dégoût.)

Anne :

Tirons-nous d'ici.

(Ils quittent la cafétéria en jetant le sachet à la poubelle. Les quatre amis sortent de l'hôpital. Laura en tête, Anne et Benjamin, main dans la main et Baptiste ferme la marche. Noir.)

Coda : « Hasta Luego »

12 juillet

L'appartement d'Anne et Benjamin. La pâle lumière d'une aube bleutée éclaire la pièce à travers la baie vitrée. Anne légèrement décoiffée, parée d'une longue robe de satin mauve et d'un petit boléro noir assorti à ses escarpins, entre. Sur ses talons, Benjamin en bras de chemise, sa veste de costume sur l'épaule, pantalon noir légèrement froissé et chaussures vernies. Il tient un beau bouquet de lys, de roses et d'hortensias à la main. Anne s'avance vers la baie vitrée pour l'ouvrir tandis que Benjamin pose négligemment sa veste sur le dossier du canapé et s'y laisse choir dans un profond soupir de lassitude. Il passe un bras autour de Yoshi et de son autre main se débarrasse de sa cravate, ouvre le col de sa chemise, puis, vient appuyer sa tête sur celle de la peluche en fermant les yeux. Anne retire ses escarpins et, en soulevant sa robe, elle passe une jambe entre les barreaux de la balustrade qui longe la baie vitrée puis l'autre et s'assoit par terre, les jambes dans le vide. Elle agite ses chevilles et ses ortels baissant dans la fraîcheur et les faibles rayons du matin en poussant un profond soupir de soulagement.

Anne :

Ah ! J'ai trop dansé ! *(Elle agite ses jambes comme un enfant bătant des pieds dans l'eau.)* Benjamin ?

Benjamin :

Hum ?...

Anne :

Viens voir.

Benjamin *(se redressant à peine sans lâcher Yoshi) :*

Quoi ?

Anne :

Les tombes : elles sont encore toutes gorgées de sommeil, emmitouflées dans la brume et déjà l'ombre de leurs pierres s'étire telle les tiges des fleurs au printemps. *(Benjamin se lève et s'approche de sa compagne.)*

Benjamin *(venant s'asseoir près d'elle.) :*

C'est vrai que c'est jolie cette brume grise. On se croirait au dessus des nuages. *(Ils regardent, un temps, le soleil se lever sur le cimetière, sans rien dire, puis, Anne s'allonge le dos sur le plancher, laissant la lumière du soleil réchauffer sa peau. Il la regarde, attendri. Instinctivement, le pianiste se met à caresser une de ses mèches éparses.)* Anne ? Tu voudrais qu'on se marie ?

Anne *(se redresse) :*

On dirait qu'il n'y a pas que la brume qui soit grise...

Benjamin :

Un peu. J'assume. Mais je suis sérieux. Il y aura des orages, il y aura des blessures, peut être même des « pauses », besoin d'air, mais la vie est trop courte pour l'encombrer de regret. Depuis qu'on est adultes, je doute, beaucoup. Trop, en fait. Je me pose beaucoup de questions sur l'avenir, sur le monde artistique, plusieurs fois je me suis demandé quelle était la place de la musique dans ma vie. Avec toi je ne me suis jamais posé la question : je ne peux pas envisager ma vie sans que tu en fasses partie, elle serait trop vide. Je ne m'imagine pas vieillir sans toi. *(Un court temps.)*

Anne *(touchée) :*

Moi non plus. Tu m'as manqué Benjamin. Je veux juste profiter pleinement de chaque seconde qui s'attardera entre nous. Je veux rire, construire, rêver avec toi, tout te donner et mourir avec toi.

(Leurs visages se rapprochent. Benjamin glisse une main sur la taille de sa compagne et l'attire à lui. Anne passe un bras autour de ses épaules. Ils s'embrassent tendrement dans la lumière rouge orangé d'un soleil bien réveillé. Alors que leur étreinte se desserre, la main du jeune homme vagabonde sur la hanche et le ventre de sa compagne.)

Benjamin :

Tu ne m'as pas dit si tu avais eu les résultats de ta prise de sang ?

Anne :

C'était négatif. D'après les médecins c'est psychosomatique.

Benjamin :

Ah, bon. Tant mieux. *(Il baisse la tête l'air mélancolique.)* Tant mieux.

Anne (étonnée) :

Ça ne va pas, Benjamin ? ... Tu es déçu ?

Benjamin (légèrement gêné, prenant la main de sa compagne) :

Non ! Non, non ! C'était vraiment pas le bon moment pour ça ! Je sais qu'on l'a échappé belle seulement, une petite partie de moi avait commencé à se faire à l'idée.

Anne (passant ses bras autour du coup de benjamin elle lui embrasse la joue) :

Et bien dans ce cas, on va prendre le temps de bien lui préparer sa place.

Laura :

C'est pas vrai, encore à roucouler ? Regarde-moi ça ! Les jeunes de nos jours ça sait pas se tenir !

(Laura, échevelée, dans sa robe de soie bordeaux de style fifties, escarpins et boléro de la même teinte, et Baptiste, dans son majestueux complet blanc un peu froissé et ses chaussures vernies viennent de faire irruption dans l'appartement, faisant sursauter les deux amoureux.)

Anne :

Mais qu'est-ce que vous foutez là, vous deux ?

Baptiste (ramasse le bouquet sur le canapé et vient s'installer entre eux) :

Quentin était crevé. Il tenait à dormir au moins 2 ou 3 heures avant qu'on prenne le train. Et puis Laura et moi on n'avait pas tellement sommeil.

Laura :

Alors on s'est dit qu'on allait vous squatter.

Benjamin (à Baptiste) :

Et ta nuit de noce ?

Baptiste :

Parce que tu crois qu'on a attendu d'être mariés ! T'en fais pas, en deux mois de lune de miel j'en aurais plus qu'à mon compte des nuits de noce. *(Tendant le bouquet à Anne)* Il est beau, non.

Anne :

Très. Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Ça se fume l'Hortensia ?

Laura :

Tu parles d'un plan à se rendre malade !

Baptiste :

Prendre exemple pour le tien (*Anne lui frappe l'épaule avec le bouquet*) ou en parer le piano, il est si austère.

Benjamin (*le sourire aux lèvres, prenant le bouquet*) :

Même pas en rêve ! Non. J'ai mieux en ce qui le concerne. (*Il se lève*) Suivez-moi.

Les trois autres se lèvent et le suivent. Bascule lumière : noir sur la scène, lumière claire, légèrement bleutée sur le public. Les quatre amis se fraient un chemin entre les rangées de pierre du cimetière de Belleville. Ils semblent chercher des yeux une dalle en particulier. Ils s'aventurent dans une petite allée et s'arrêtent devant la tombe de Mélodie, un temps de recueillement. Benjamin dépose le bouquet sur la pierre. Ils se regardent les uns les autres en souriant. La petite bande se tient serrée les uns contre les autres. Anne pose sa tête contre l'épaule de Benjamin qui fredonne tout bas l'air de Hasta Luego de Hugue Aufray. Alors, tout doucement, ils se mettent à chanter ensemble le refrain.)

Tous :

- « Hasta luego, à bientôt si Dieu le veut. »
- « Hasta luego, on se reverra sous peu. »
- « On a trois mois de réserve au fond des cales »
- « Allez les gars, on va hisser la grand voile. »
- « Laissez passer les enfants de la nuit »
- « Qui vont chercher le grand vent de l'oubli. »
- « Hasta luego, à bientôt si Dieu le veut. »
- « Hasta luego, on se reverra sous peu. »

(Noir)

Octobre 2018 – Décembre 2019
Camille Loyer